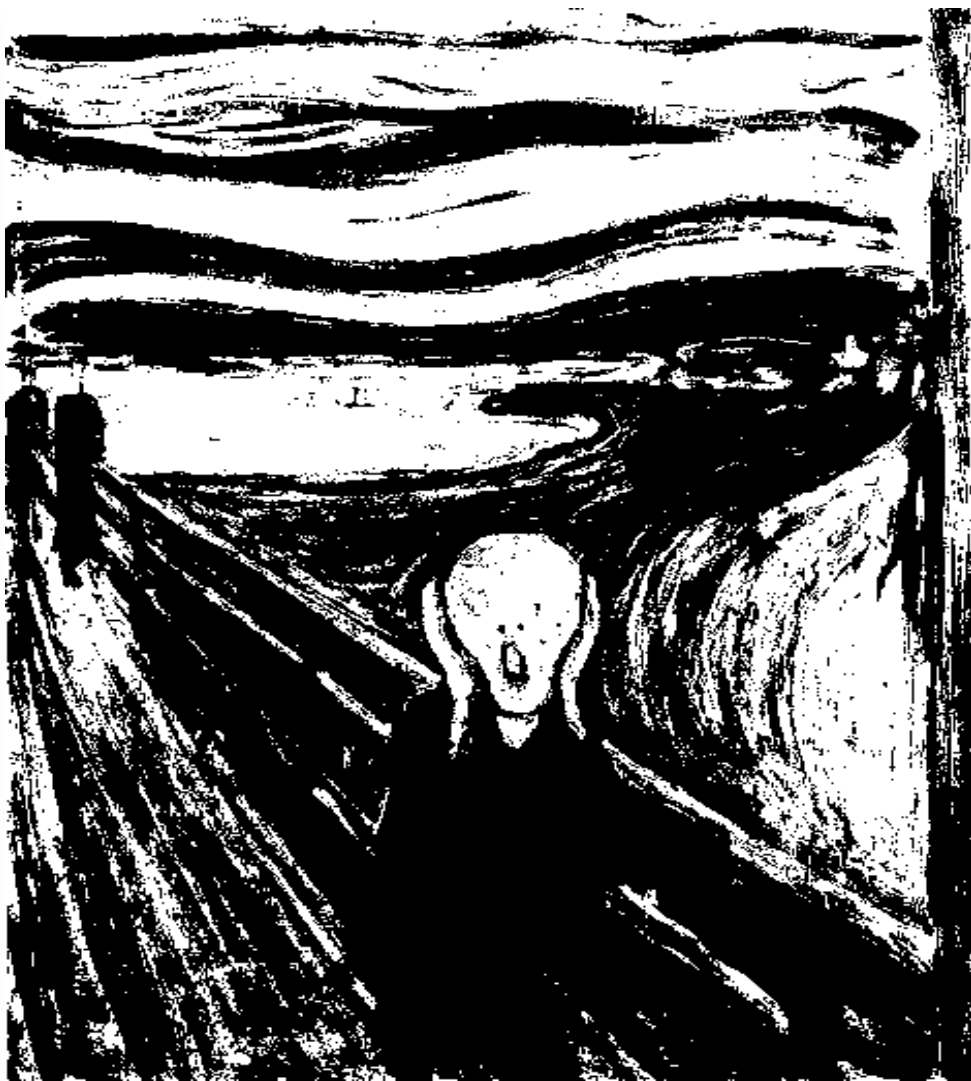


FRATER SERGE

SOLEIL NOCTURNE



© 2019, Frater Serge

© 2026, Frater Serge

Tous droits réservés

*Mais parmi les chacals, les panthères, les lices,
Les singes, les scorpions, les vautours, les serpents,
Les monstres glapissants, hurlants, grognants, rampants,
Dans la ménagerie infâme de nos vices,
Il en est un plus laid, plus méchant, plus immonde !
Quoiqu'il ne pousse ni grands gestes ni grands cris,
Il ferait volontiers de la terre un débris
Et dans un bâillement avalerait le monde ;
C'est l'Ennui ! – l'œil chargé d'un pleur involontaire,
Il rêve d'échafauds en fumant son houka.
Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat,
– hypocrite lecteur, – mon semblable, – mon frère !*

Charles BAUDELAIRE



Profiter de l'été dans le jardin, la peau blanchie sous les lueurs du soleil, isolé dans ma bulle, avec pour seule compagnie ma musique, mon verre d'orange pressée, ma feuille, mon crayon et le chant stridulant des criquets qui m'évoque celui d'un serpent, voilà la définition du paradis. Comme avant-hier à Quiberon, sans le flot des vagues et leur odeur iodée. Et sans Eva, hélas...

Le premier couplet de *Black Hole Sun* caresse mes tympan pendant que mes yeux mi-clos cherchent le soleil, cet astre brûlant, aveuglant, et meurtrier pour nos rétines trop sensibles quand il culmine dans le ciel. Quand il s'approche de Dieu, dirait Mamie. J'aimerais le regarder sans détourner l'œil, comme on regarde la lune, dans sa forme la plus précise. En cet instant, mes yeux ne peuvent supporter qu'une vision trouble et fugitive de ce soleil que je crayonne sans figinage, sous la forme d'une étoile de feu dont les branches fines, par dizaines, embrasent le ciel dans une déflagration silencieuse.

Malaise... Mon père, tête hargneuse et bras agités, s'immisce dans mon paradis brûlant. Ses lèvres bougent. Je retire le casque.

— Oh ! Dany ! Ça fait trois heures que je t'appelle ! Y a tes copains qui sonnent au portail ! Ils m'ont réveillé pendant la sieste !

— C'est bon j'arrive...

— Ouais ouais...

Mon père s'éloigne mais j'entends toujours sa voix rugueuse...

— L'autre il végète au fond du jardin avec sa putain de musique dans les oreilles... Je sais pas ce qu'on va en faire de ce gamin ! Il passe son temps à rien foutre, que ce soit dans sa chambre, dans le jardin, quand il zone dehors avec ses copains... Rien d'étonnant, cintré comme il est...

— Arrête Didier...

— Tu le défends toujours mais t'as jamais voulu admettre qu'il a un problème ton fils, et ça date pas d'hier...

— Fais bien attention à ce que tu vas dire !

— Tu réagis au quart de tour à chaque fois que je fais remonter cette vieille histoire ! N'empêche que tu sais ce que j'en pense, on aurait dû...

J'entends plus rien, tant mieux. Maman me défend souvent quand une dispute me concerne. Ludo et Vincent m'attendent devant le portillon. Je les rejoins et les accompagne jusqu'à notre planque ombragée, derrière la cabine électrique. J'entends d'ici un air de techno tuning, ça vient de la planque, derrière une rangée d'arbustes. C'est signé, seul Roubine écoute ce genre de musique, je suis content qu'il soit là, je ne l'ai pas vu depuis mon retour de vacances hier.

— Coucou mon chéri !

Ophélie ! Je ne l'ai pas vu arriver dans mon dos. Moi qui m'apprêtais à passer une bonne après-midi avec mes potes... Elle se rue sur moi, me prend dans ses bras nus et sveltes puis m'embrasse. Je simule de mon mieux son ardeur.

L'après-midi s'étend tranquillement jusqu'en début de soirée. Nous avons discuté de tout et de rien, éclusé des bières tièdes et tiré sur des cigarettes sans filtre. Je fume la dernière à l'instant, avec Ophélie, sa tête endormie sur mon épaule, elle colle, respire bruyamment. Je souffle de fins nuages dans l'atmosphère chaude, lourde, sans vent. Le soleil continue de brûler les rues de Villefranche, d'accabler les rares promeneurs et les quelques oisifs qui osent s'aventurer sous ses rayons. Comme ce gros tas avachi sur son banc devant l'immeuble d'en face, coiffé d'une casquette de pêcheur et vêtu d'une chemise à carreaux ouverte jusqu'à son ventre de femme enceinte. Quelqu'un se repose à ses côtés. Une vieille dame dont les paupières lourdes cachent partiellement son regard vide et malsain, toute courbée, comme prête à tomber sous le poids d'un fagot invisible. Entre eux deux, sur une latte du banc, traîne un fond de vinasse éclairci par le soleil dans une bouteille de verre. Est-ce qu'ils dorment ? Non, le mec ouvre ses yeux éteints de crocodile somnolent. À croire qu'ils attendent la mort. C'est peut-être le cas... Ils attendent la mort. Ludo les regarde, sourire aux lèvres, les montre du doigt...

— Regardez ! C'est Fils-à-maman avec sa mère ! Même les gamins se moquent de lui !

Je confirme... Ce matin j'ai vu les deux frangines qui habitent vers chez Ludo lui jeter des gravats.

Vincent répond...

— Laisse-le tranquille ce gars. Ma mère dit que c'est un pauvre type, un exemple à ne pas suivre. Elle l'a déjà croisé bourré dans la rue d'en bas, les mains plaquées au mur, au bord du malaise.

Et Roubine ajoute...

— Il fait pitié ce type. À quarante ans il crèche encore chez sa mère, il touche les aides sociales, il voit jamais personne à part sa vieille mère.

Une après-midi comme une autre. Quand l'ennui s'invite parmi nous, il ne nous reste plus qu'à parler des gens qui traversent notre champ visuel. J'écoute mes amis d'une oreille lointaine. La techno vient de s'arrêter, j'en profite pour mettre la radio. Je tâtonne la roulette, cherche une station intéressante... De la pub, du blabla, le dernier tube d'*Eiffel65*... Ah ! En voilà un truc pêchu, j'adore ce morceau. Le groupe s'appelle *Offspring*. Ou plutôt *The Offspring*. Pour la peine je monte le son. J'ai même envie de contribuer à la discussion...

— Mon père dit que c'est sa faute, qu'il a qu'à faire plus d'efforts pour s'en sortir, qu'il s'est trop laissé aller. En gros que c'est une cloche et qu'on finira comme lui si on continue à rien foutre d'intéressant de nos journées.

— Ton père il exagère toujours...

Ludo a raison. Mon père voit toujours le verre à moitié vide. Puis pense que tout le monde rêve de finir comme lui, à évacuer sur ses gamins sa frustration de salarié humilié par son patron. Tiens ! Je le connais ce type aux cheveux bruns, avec sa coupe au bol, qui passe à vélo avec son ami russe, c'est Florent, il est dans ma classe depuis la sixième.

— Ils sont motivés ces deux-là, à tourner en vélo en plein cagnard.

— C'est Florent et son pote russe.

— Son pote s'appelle Boris et il est polonais.

Vincent... Toujours là pour corriger...

— Vous le connaissez bien ce Florent ?

— Non Roubine, je ne sais rien de lui à part son prénom, et je vois pas ce qui pourrait nous rapprocher...

Je termine tout juste ma phrase que la voix rude de mon père résonne au loin. Il me somme de rentrer manger. Je salue mes potes, embrasse négligemment Ophélie et quitte la planque, chewing-gum en bouche pour couvrir l'odeur de cigarette...



Du dernier étage s'offre à moi un large panorama. Je reconnais de loin Dany et sa bande qui se baladent sur un terrain vert près de chez eux. Je sortirais bien moi aussi pour profiter des vacances, ça ne pourrait que me faire du bien. Là j'ai envie de voir Boris, certainement en train de squatter devant son immeuble. C'est le seul gars que je connais dans ce quartier de retraités.

— Papa ! Je peux sortir ?

— Non Florent. Je sais que tu vas voir Boris et j'aime pas trop que tu le fréquentes.

— Pourquoi ? On s'entend bien.

— L'autre jour, avec ta mère, on l'a vu fumer avec ses copains, caché derrière un buisson.

— Oui mais moi je fume pas ! Puis ils m’ont jamais incité...

— Ne discute pas ! De toute façon le dîner est bientôt prêt.

Inutile d’insister. Je vais continuer ma lecture du *Seigneur des Anneaux*. C’est toujours pareil avec mon père ! Il me laisse quelques libertés mais les retire dès lors qu’il décèle le moindre défaut chez mes fréquentations. Avant les vacances, il a refusé que je me rende à un anniversaire sous prétexte que l’organisateur avait une drôle d’allure avec ses deux piercings à l’oreille gauche. Bref, c’est mon père. Mais c’est pour mon bien qu’il est si strict. Pour ne pas compromettre mon avenir. Un avenir dont Boris, selon lui, est dépourvu. Et ma mère rentre dans son jeu, bien qu’elle m’accorde de temps à autre un peu de répit dans le dos de Papa.

Vivement que je grandisse. Je me vois déjà dans ma vie d’adulte, avec une situation confortable, peut-être même une maison. Je n’ai pas encore une idée précise de mon futur métier, je sais juste qu’il sera épanouissant car j’en ai les moyens. Nombreux sont ceux à voir en moi un futur scientifique ou un expert-comptable en devenir. Mes parents privilégient la deuxième option. Ma rigueur, mon caractère posé, et mon aisance avec les chiffres, selon eux, me prédisposent à travailler dans la finance. Mais j’ai encore le temps d’y réfléchir.

Participer à une mission humanitaire m’intéresse également. Les brochures et affiches que je trouve dans la rue ou les journaux ont toujours attiré mon attention. J’ai toujours rêvé d’être dans la peau de ce bénévole visible sur la photo, réchauffé par le sourire d’un nécessiteux.

Une femme viendra bien sûr parfaire le tableau. Aimante, radieuse, douce. Un mélange entre Clotilde et Ophélie.

Je ne demande pas la lune finalement. Juste une vie qui s’apparente à des millions d’autres, une vie agréable, certes conformiste mais source de bonheur. Dans la famille, une seule personne a rejeté ce modèle de vie : mon oncle Georges mais son histoire est pour le moins singulière.

Malgré mes parents sur le dos, je savoure mon bonheur de posséder toutes les qualités essentielles à la construction d’une vie honorable. L’avenir me sourit, et moi je souris à ce présent que j’emprunte comme une autoroute vers l’homme accompli en lequel je m’imagine...



Assis sur une pelouse, je profite des grandes vacances, plus particulièrement de la douceur estivale de cette matinée singulière avec Ludo, Roubine, Vincent, et Ophélie allongée sur le sol, la tête posée sur mes jambes croisées. J’aime la sensation de fraîcheur de l’herbe froide au contact de mes mollets. Nous parlons peu, bien que cette fin de matinée soit attendue dans une certaine excitation. Je crains toutefois que les nuages ne gâchent l’évènement. Roubine s’enthousiasme...

— Ça y est il est onze heures !

Nous nous empressons de mettre nos lunettes de protection avant de braquer nos yeux vers le ciel. Tous les yeux d’Europe — ou presque — doivent en ce moment être tournés dans la même direction. Le soleil, dans le filtre noir, a l’aspect d’une lune orange.

— On voit rien de spécial.

— Attend un peu Ludo ça va venir.

L'air se rafraîchit. Les rayons du soleil perdent de leur mordant, comme si nous vivions un crépuscule matinal. Ophélie s'excite...

— Ah ! Ça commence !

Le noir entame le point orange sur son quartier droit. Je retire brièvement mes lunettes et me frotte les paupières, tenté par l'idée d'observer de mes propres yeux cette rencontre entre deux astres. Mais cette contemplation, certes indolore contrairement à celle du soleil en temps normal, me vaudrait l'aveuglement à vie, les yeux brûlés par cette lumière dorée qui entoure le cercle noir, comme si elle jaillissait des ténèbres.

Les minutes passent. Je profite du spectacle et regrette qu'Eva ne soit pas à la place d'Ophélie. J'ai commencé à lui écrire une lettre, elle traîne au fond d'un tiroir. Je cherche les derniers mots. J'aimerais l'envoyer avant la fin de la semaine, afin qu'elle la reçoive à son retour de vacances. En ce moment Eva doit tremper son corps galbé dans les eaux agitées de l'Atlantique. J'aimerais beaucoup la revoir en chair et en os. La toucher. Approfondir nos premières caresses. Voir ce que cachait ce tissu noir qui cachait le blanc de sa peau l'autre jour, sur la plage du Castéro. Parce qu'avec Ophélie c'est la diète. Elle se contente de bisous et de câlins. Quelque chose en elle m'agace malgré ses atouts physiques.

La boule de feu s'efface davantage derrière le sombre objet céleste, une immense pupille glisse sur un iris orange. Cet œil cosmique me fascine, je le considère comme étant celui d'une force invisible, omnisciente, qui m'interpelle des plus hautes contrées de l'atmosphère et trouve un écho en moi.

Sinon, pour en revenir à Ophélie, ses manières m'agacent. Sa voix aussi. Elle en exagère la douceur. Puis son ton mielleux m'horripile. Je supporte tous ses petits défauts sans pouvoir lui toucher plus que la main. Elle en se sent pas encore prête. Tu parles ! Plusieurs filles du collège ont déjà fait des choses, c'est ce que les gens racontent dans ma classe. Pourquoi ma copine n'est pas comme elles ? Trop gamine. Ceci dit elle n'a rien d'une mauvaise personne, je ne lui ferai jamais de mal. Je vais juste attendre que ça se concrétise avec Eva, et quitter Ophélie, sans regrets, puis l'ignorer, la laisser sortir de ma vie.

— Ah ! La lune commence à s'en aller sans recouvrir entièrement le soleil.

— C'est normal Ludo on est trop au sud.

Ils l'ont dit hier aux infos... Le soleil reprend doucement sa place dominante dans le ciel, par-dessus une petite cohorte de nuages fins et vaporeux. Pendant ce temps-là, nous nous demandons de quoi sera faite l'après-midi à venir, et Ophélie me dit *Je t'aime...*



Première récré de l'année ! Elle va me faire du bien, les abrutis du fond commençaient sérieusement à m'agacer, surtout Jason.

— Florent !

Ah ! C'est Ophélie ! Elle m'invite à la rejoindre, assise contre un mur près des salles de technologie. Je m'en vais la rejoindre. Je l'aime beaucoup Ophélie. Une fille très sympa avec qui il est agréable de discuter. Ses copines l'accompagnent. Camille, Lauriane et Colette. Nous parlons un peu de nos vacances et la conversation bifurque sur les garçons, je me contente d'observer. Colette s'adresse à Ophélie...

— Ça va toujours avec Dany ?

— C'est extra ! Je l'aime. Il m'aime. Il est doux, attentionné, différent des pauvres types que j'ai connus avant. Lui il est sincère quand il me dit *Je t'aime*.

Ah oui c'est vrai qu'elle sort avec Dany depuis le mois de juin... Faut toujours qu'elle se mette avec des types qui vont la faire souffrir, je vais devoir la consoler une fois de plus. Elle sait qu'elle peut compter sur moi, mon épaule sera toujours là pour accueillir sa petite tête fragile. Elle n'a d'ailleurs pas que la tête de fragile. Je me souviens de cette fin d'après-midi pluvieuse, quand je la dorlotais sous l'abribus au milieu de l'avenue Saint-Ex, en face d'une fresque murale dédiée au *Petit Prince*. Elle venait d'apprendre, par le biais d'une copine, que son Jules l'avait quittée. Elle venait de monter dans le car que je m'apercevais de l'absence d'une boîte d'Effergalgen censée être dans ma poche. Par un heureux hasard, cette boîte était vide. Car le lendemain, j'apprenais qu'Ophélie me l'avait soutirée pendant une accolade. Elle espérait sentir une dernière fois le goût de la bière, la langue recouverte de comprimés blancs. Elle s'est contentée d'une simple cuite, assommée le temps d'une soirée par une liqueur de pomme verte. Une finalité plus grave m'aurait anéanti...



Vincent raconte une histoire à Jason assis juste derrière lui, sous la mappemonde fixée au mur. Je me demande ce qu'il peut bien lui raconter. Je tends l'oreille...

— À Honfleur je me suis fait accoster par une Anglaise de dix-neuf ans. C'était à la plage. Elle était blonde à peau claire, avec des nénés *comme ça*... Et chaude comme une centrale nucléaire. Elle m'a demandé, dans un français approximatif, de lui appliquer de la crème solaire sur son dos nus. On s'est vaguement parlé et j'ai vite compris qu'elle cherchait un métis frenchie, parce qu'au bout d'une demi-heure je l'ai suivie dans son bungalow, c'était phénoménal...

Tiens donc... Voilà une occasion de le taquiner...

— Quand t'es rentré de vacances tu m'as dit que t'avais passé la nuit avec elle.

— Oui une demi-heure après il faisait nuit.

— Elle t'as demandé de lui appliquer de la crème à la tombée de la nuit ?

Jason lâche un rire gras qui résonne dans toute la salle, au point d'attirer l'attention de Monsieur Verdon qui s'apprête à nous parler...

— Si ces messieurs du fond veulent discuter ils le font dans le couloir, sinon ils se taisent.

Nous cessons nos bavardages mais continuons de rire discrètement. Seul Vincent fait un peu la gueule. Le prof consulte ses notes pendant que Clotilde distribue des photocopies, j'en profite pour attaquer le portrait de Vincent et, pour le plaisir, lui lancer une dernière vanne...

— Regarde Vincent, une blonde aux gros seins approche. Et celle-là existe vraiment.

— Ha ! Ha ! Très drôle...

La blonde approche avec ses feuilles. Elle aussi je lui ferais bien son portrait, un nu ça va de soi.

Le profil de Vincent commence à prendre forme. Le coloriage de son visage café au lait, à lui seul, m'oblige à retailler la mine de mon crayon. Heureusement qu'il a les cheveux très courts. Faire ressortir son air indifférent n'est pas particulièrement facile car j'ai tendance à exagérer les traits. Je vais d'ailleurs gommer un peu de sourcils, je les ai trop arqués. S'il bougeait moins ça m'arrangerait mais c'est presque fini, encore quelques peaufinages et c'est réglé.

Voilà ! Je pense avoir bien reproduit sa bouille enfantine. Vincent n'a pas tellement changé depuis le jour où je l'ai connu. C'est peut-être une fausse idée car je le vois souvent, mais j'ai vraiment l'impression que depuis nos huit ans il a gardé sa peau de bébé. Je me souviens du jour où je l'ai vu pour la première fois. Quand ses parents ont emménagé au début de l'été 1994, des gamins avec qui je traînais à l'époque le prenaient pour un Arabe. Même leurs parents se méfiaient de lui, surveillaient aux fenêtres, derrière des rideaux à moitié tirés, quand il frôlait les portillons avec nonchalance, seul, tête baissée, concentré sur son *Tetris* de poche. Mais le plus curieux était qu'il avait deux parents blancs. Un jour, un certain Dorian lui a demandé s'il était adopté. Quelqu'un lui adressait la parole pour la première fois depuis un mois. Vincent lui a répondu qu'après le divorce de ses parents, son père était retourné dans sa Martinique natale, puis sa mère avait rencontré quelqu'un d'autre. Nous découvriions sa voix douce et apaisée. La méfiance disparaissait et Vincent intégrait peu à peu notre bande.

J'ai vite découvert le bon gars qu'il est. Quelqu'un de gentil, mais capable de montrer une autre part de lui dans la contrariété. Cette voisine cinglée, qui criait chaque fois que nous posions un pied sur sa pelouse, en a fait les frais. Un jour durant lequel cette hystérique puis son conjoint mou étaient partis en vacances, Vincent a cueilli toutes les baies rouges qui ornaient les arbustes d'une rue voisine. Je le regardais d'un air songeur traîner son sac de baies, puis je le voyais souiller le crépit de la voisine en y écrasant ses petits fruits, un à un, méthodiquement. Je l'ai vite rejoint dans sa tâche. Trente minutes plus tard, la morne façade, beige et granuleuse, saignait de points rouges éparpillés en long et en large comme sur un corps criblé de balles. Une brave personne ce Vincent, un peu mytho à raconter des histoires, mais un type bien. Le prof circule entre les rangs, je range vite le portrait entre deux intercalaires...

Sinon ça fait moins d'une semaine que les cours ont repris et j'attends déjà les vacances. Heureusement que la réponse d'Eva reçue hier me redonne le sourire. J'ai relu plusieurs fois sa belle lettre, rédigée avec soin, que je garde sur moi. Elle éprouve des sentiments à mon égard, elle l'a écrit noir sur blanc. Je vais la relire dès maintenant, ça va me faire du bien. Le soir avant de s'endormir, elle nous imagine collés l'un à l'autre, mon bras sur son épaule, posés en bord de Saône, les oreilles — je cite — *bercés par les flots*, ou dans un parc, sur un banc, à *contempler en silence le sol verdoyant*. Moi aussi je pense à elle, mais je doute de pouvoir tout lui raconter. J'ai plaisir à nous imaginer dans un lit, allongés l'un sur l'autre, enivrés par la chaleur de nos chairs, à nous toucher sans oublier la moindre parcelle de nos corps dénudés.

Qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui répondre ? Déjà lui dire que j'ai moi aussi des sentiments, bien que j'ignore ce que signifie réellement *avoir des sentiments*. Pour le reste, j'y repenserai plus tard car Jason s'appête à me parler...



7h30. Claude Bernard accueille ses premiers élèves dans son enceinte encore clairsemée. Une poignée d'entre eux occupe le préau, adossés au mur blanc cassé et aux pylônes ocre rouge. En dépit du règlement, Ophélie et moi prenons place sur un banc du coin fumeur réservé aux lycéens.

— Je te trouve bien euphorique pour un lundi matin... Ça fait plaisir...

Elle considère ma remarque d'un regard espiègle, en tirant une latte de sa cigarette au bout rougi par l'inspiration.

— Eh oui mon p'tit Florent ! C'est l'amour... Tu connaîtras ça un jour...

C'est vrai qu'avoir une copine ne me ferait pas de mal. Ma première préoccupation n'est pas là néanmoins.

— J'ai enfin trouvé un mec qui me rend heureuse. Avec Dany on s'aime. Il a toutes les qualités que mes ex n'ont pas, il est gentil, affectueux, un peu fou-fou mais pas méchant. Puis il est trop craquant avec ses cheveux blonds, ses yeux gris-bleu et son air faussement sérieux. Il me fait penser à un ange ténébreux. Il est juste parfait tu vois...

Oui. Je vois...

— C'est cool ! Je préfère te voir comme ça que triste comme en fin de cinquième, quand t'avais rompu avec Damien.

— Il m'a vraiment pris pour une conne celui-là. De toute façon il était nul, il savait pas galocher...

— Par contre, sans vouloir faire le rabat-joie, je t'ai déjà vue être heureuse comme maintenant et retomber en déprime peu de temps après. Je te conseille juste de garder les pieds sur terre.

— Fais pas ton chiant comme ça... Je te dis qu'il est pas comme les autres Dany... Trop différent... Trop mieux quoi... Tu comprendras quand t'auras ta première copine.

— J'en ai déjà eu une.

— Ah oui c'est vrai. La petite à lunettes de ton club d'équitation... Elle était spéciale quand même.

— Tu l'as vue qu'une fois. De toute manière c'est pas le sujet.

— Nan mais je t'ai dit. Même si un jour on se quitte ça se fera proprement. C'est pas le genre à mentir, tromper ou faire des coups en douce.

Je ne le connais pas tant que ça le Dany, mais je crains qu'elle parte vers de nouvelles désillusions. Heureusement qu'elle est bien entourée, entre son groupe de copines et moi. Surtout moi. Ses amies la réconfortent, mais elle préfère se confier à un garçon. Moins bavard selon elle, moins de risques d'ébrutements.

— Je veux bien te croire, mais imagine que tu te trompes... Tu me promets de pas partir en vrille comme à chaque fois ?

— T'inquiète... Je commence à voir un psy, sur les conseils de ma mère. Mais compte pas sur moi pour m'écraser, le prochain qui me fait une crasse je le détruis. Maintenant c'est aux autres de morfler quand ils jouent aux cons avec moi !

Ces propos sortent avec un naturel glaçant. Je pense qu'elle exagère, mais quand même...

— Fais pas cette tête Flo. Je suis très gentille, faut juste pas me marcher dessus...



C'est fini. Le générique défile en même temps que les lumières se rallument. On s'est bien marré devant ce long métrage de South Park, décapant, satirique, en somme à l'image de la série que je regarde parfois chez Ludo, sur le câble. Roubine nous propose de vite retourner au quartier. Ses parents l'attendraient. C'est ce qu'il dit, je sais qu'il cherche à esquiver son défi. Je vais le remettre dans le bain...

— Roubine ! La fille est là-bas, dans le hall, elle va sortir.

— Laisse tomber Dany il va rien faire, il a peur des filles.

Atteint dans son orgueil, Roubine traite Ludo de menteur et se rend vers la brune au teint laiteux. Elle quitte le hall du cinéma avec son groupe.

Roubine lui tapote l'épaule. La fille le dévisage d'un air étonné, son regard dit quelque chose comme *Qu'est-ce que tu me veux ?*, et Roubine reste sans voix pendant dix bonnes secondes. Nous affichons tous un sourire consterné. Une petite phrase toute simple mais sans ambiguïté finit par sortir de sa bouche...

— Salut ! Tu veux sortir avec moi ?

La demoiselle ne prend même pas la peine de répondre. Vincent et moi pouffons de rire et Ludo s'insère dans la discussion...

— Allez t'as pas envie d'un rouquin ?

— Même pas en rêve ! Mon copain attend dehors, il va pas apprécier.

Suivie de ses amis, l'adolescente ne tarde pas d'ébruiter cette lamentable tentative de séduction auprès d'un type plus vieux que nous, petit mais trapu, à l'image d'un tonneau. Un nez rond et cabossé. Une bouche aux lèvres fines, fermée comme si elle était cousue. Une mâchoire carrée, un corps musclé, bien que recouvert d'une bonne dose de gras. Je commence à regretter. Mes camarades non plus ne font pas les fiers. Des types pas commodes l'accompagnent, du genre équipe de rugby après une grosse défaite. Nous feignons l'indifférence et accélérons le pas.

— Hé vous là-bas !

Merde ! Il s'adresse à nous. On va se faire fracasser. Nous marchons en faisant la sourde oreille, mais le type accourt vers nous. L'instinct de survie nous pousse à en faire autant dans la direction opposée. C'est alors que commence une course-poursuite dans la rue Nationale. Les passants médusés par nos slaloms abrupts se retournent sur notre passage. Juste avant d'atteindre l'église, nous bifurquons à gauche dans une rue piétonne menant vers une fontaine. Je me retourne. Il se rapproche. Une petite vieille apeurée, au milieu du trottoir, me fait obstacle. J'arrête net ma course et le balaise en profite pour m'attraper les cheveux sous le regard outré de la vieille. C'est qu'il fait mal ce con !

— Qu'est-ce que tu lui as dit à ma copine ?!

Le mec me jette sans précautions sur le sol pavé. Mes compagnons ne m'abandonnent pas, Roubine cogne mon agresseur sur sa joue droite. L'animal cligne des yeux comme s'il avait reçu une éclaboussure, sans bouger d'un iota, et déplace son attention sur mon pote. La réaction est impitoyable : un vif uppercut vient heurter le visage de Roubine en son centre. Le bruit sourd de l'impact ne présage rien de bon. Un sang épais s'échappe du nez de Roubine, Vincent et Ludo l'aident à se relever. Une poignée de passants marche à proximité, pour la plupart seuls. Personne ne nous remarque, du moins ne veut nous remarquer. La peur les domine.

— Viens Dany ! On s'en va !

Je suis le conseil de Vincent après un dernier regard méprisant sur notre adversaire.

— Ouais ouais c'est ça barrez-vous ! Je vous recroise je vous allume ! Vous êtes taillés comme des fillettes...

Cette remarque est de trop. Une envie de lui montrer de quoi je suis capable me démange. Sali dans mon orgueil, j'éprouve le besoin de lui faire regretter son trop-plein d'assurance. Allez ! Je me lance ! Je m'approche pour que ma jambe puisse l'atteindre et hop ! Jambe droite levée tel un automate, direction l'abdomen. Il en a le souffle coupé. La grimace de ce con me réjouit et j'alerte mes camarades...

— Maintenant on peut se barrer !

Nous démarrons au quart de tour. Le gros rageux, inerte, les mains sur le ventre, souffle péniblement, mais ses potes nous courent après.

— C'est pas possible d'être aussi con !

— Ta gueule Ludo et cours !

C'est la première fois que je bats quelqu'un. J'ai vu la crainte dans ses yeux. Le respect aussi. Un sentiment de libération m'a parcouru quand le coup est parti. Mon cœur s'est gonflé de sang. Une vibration interne a parcouru mon abdomen. Quelque chose de jouissif et inexplicable, une pulsion, un appel venu de loin. Une sensation d'entièreté jamais ressentie dans ma courte existence. Comme si je découvrais un nouveau membre jusqu'ici refoulé, un membre essentiel, supposé prendre dans ma vie la même importance que le cerveau et le cœur...



J'ai encore une heure de cours, Luc vient de partir, Simon et Clotilde sont absents, puis Ophélie, entourée de ses copines, se repose dans les bras de Dany. Je me retrouve donc seul. Pas grave, les cours reprennent dans cinq minutes. Tous les bancs sont occupés. Dommage... Quoique j'ai peut-être un peu de place... Sur l'un d'eux se trouve un mec seul, d'un air froidement neutre, ni heureux ni malheureux. Ses cheveux mi-longs, noirs comme du pétrole, terminent leur descente au niveau du menton sous forme de pointes fourchues. Une acné localisée sur son front enlève un peu d'innocence à son visage enfantin. Il porte un simple jean bleu et une chemise blanche à manches longues. Je le vois souvent assis seul sur ce banc.

Un blondinet au visage d'ange, tout sourire avec ses lunettes qui lui donnent une bouille sympathique, accompagné d'une fille, approche du banc, tend sa main vers le mec seul aux cheveux noirs et lui lance un *bonjour* jovial. Le type seul, d'abord surpris, lui rend son geste pour exécuter une poignée de mains, comme convenu. Mais le blondinet à lunettes remonte sa main vers ses cheveux, fait mine de se peigner et s'en va tout joyeux avec sa copine. L'autre mec, assis sur son banc, souffle et hausse les épaules.

Je vais lui rendre visite, quelqu'un lui adressera la parole pour une fois.

— Salut !

Il semble étonné, un brin crispé et me répond d'un vague mouvement de tête.

— Ça va ?

— Oui...

Son *oui* semble dire *oui pourquoi cette question ?*.

— Comment tu t'appelles ?

— Étienne.

— T'es en quelle classe ?

— 3^{ème} 2.

En troisième ? Je le voyais plus jeune que moi.

— Tu passes pas la récré avec tes amis ?

— Non.

— Pourquoi ?

Son haussement d'épaules exprime un *Je sais pas*. À mon avis il ne parle à personne dans le collège. Il regarde le sol, honteux. Non loin de nous, Arthur, Jason et d'autres entament une bataille de feuilles mortes. Ils se servent dans le tas laissé dans un coin.

— Sinon ça se passe bien en...

Hé ! Un paquet de feuilles vient heurter nos visages.

— Non pas Florent ! Il est gentil.

La petite bande tient compte de la remarque de Laurianne et poursuit son jeu sur ce pauvre Étienne. Deux tas de feuilles échouent sur sa face. Quelques-unes, mouillées, restent plaquées sur ses habits. Son visage fermé, rempli de nervosité contenue, se retrouve souillé de terre humide. Ce genre de scène en amuserait certains, chez moi ça crée plutôt une gêne.

— Bande de cons...

Étienne a lâché ces mots d'une voix faible, à peine audible, dans un sursaut de fierté très vite avorté par la peur. Arthur, pour changer, fait le coq, veut en découdre...

— Comment ? Qu'est-ce que tu viens de dire ?

Étienne, tête baissée, se tait.

— C'est bon laisse tomber Roubine...

Je me demande pourquoi Dany lui donne ce surnom. Arthur lâche ses feuilles et s'éloigne en même temps que retentit la sonnerie. Je regarde Étienne une dernière fois. Il n'a pas l'air si étonné de ce qui vient de lui arriver. À l'avenir j'essaierai de passer un peu de temps avec lui...



C'est d'un ennui ce cours ! Ça fait à peine dix minutes qu'il a commencé, dix minutes écoulées comme deux heures... En plus elle rend les copies. Elle va encore me les briser, je vais avoir une sale note c'est évident, je n'ai répondu qu'à la moitié des questions.

— Thomas : c'est correct mais sans plus. Florent : très bien continue comme ça. Malika : c'est bien mais il faut être plus rapide, les dernières questions n'ont pas été traitées. Dany...

Elle prononce mon nom avec dédain, j'entends déjà sa petite morale.

— Alors Dany il va falloir te mettre au travail, tu n'as pas lu le livre ?

— Non.

— Je te rappelle que depuis la rentrée t'es en quatrième, par conséquent tes notes comptent pour le brevet.

— Je m'en fous.

— Au moins c'est clair... Tu te vois comment plus tard ? Tu penses un peu à ton avenir ? Tu sauras aligner plus de trois mots quand tu vas te vendre devant un recruteur ?

Je hausse les épaules comme seule réponse. Elle lâche un soupir résigné en me donnant la copie. Trois sur vingt ! Je ne pensais pas tomber si bas. Mais il est nul son livre, comment il s'appelle déjà ? Avec son nom italien... Mateo Falcone ! Il me semble que ça parle d'un Corse qui tue son fils parce qu'il a accepté une montre, c'est ce que m'avait dit Vincent avant le contrôle. D'ailleurs il a eu *seize* Vincent. C'est une tête. Pas étonnant, sa mère est prof de français, son père rédacteur dans un journal. Il ira loin plus tard. Moi aussi j'irai loin, quoi qu'en disent mes parents, les intellos de la classe, ou mes profs

comme cette Mademoiselle Langelot qui se dandine en distribuant les copies. Elle doit aimer sentir les regards des petits mecs sur ses fesses comprimées dans son pantalon serré.

Oui je sais que j'irai loin, c'est encore indémontrable mais j'en suis intimement convaincu, parce que j'en ai la volonté. À l'âge adulte je ne serai pas professeur, carreleur comme mon père, standardiste comme ma Maman, ni même banquier, ouvrier ou que-sais-je. J'ignore ce que sera mon avenir, mais une chose est sûre : je me tiendrai éloigné de ces zombies matinaux qui remplissent les bus, les métros et les périphériques, tourmentés par leur pénible journée de travail à venir, qui tout juste rentrés à dix-huit heures anesthésient leur ennui à coup de jeux télévisés ou de sordides magazines d'actualité. Rien que d'y penser j'ai la nausée.

J'ai confiance en mon feu intérieur, cette force qui s'est réveillée en moi il y a quelques temps, quand j'ai frappé l'autre lourdaud du cinéma. Je l'assimile à un feu qui me connecte à ce que je suis, non pas ce que je dois être. Je ne peux évidemment parler à personne de ce feu qui s'attise jour après jour, au risque de passer pour un fou. C'est mon jardin secret, mon jardin de flammes...



— Regarde ! C'est Dany qui me l'a fait. C'est réussi non ?

Ophélie me montre un portrait d'elle, debout près d'une fenêtre. J'admets le talent du dessinateur, le coup de crayon est précis.

— Ouais... Pas mal...

— Je vais l'afficher dans ma chambre !

Fais-en ce que tu veux... Sinon, pour une fois qu'il m'est permis de sortir, j'aimerais faire participer Boris à notre promenade à vélo. Je suggère cette option à Ophélie.

— Oh non pas lui ! Il est moche !

Inutile d'insister. Ophélie et moi enfourchons nos vélos et nous dirigeons vers le bord de Saône. Je me souviens de ma rencontre avec Ophélie, au centre aéré de Pommiers, il y a deux ans, peu de temps avant de rentrer en sixième. Elle boudait dans son coin, la tête dans les genoux. Une dispute entre filles, rien de bien méchant. Ses copines se sont moquées d'elle car ses parents roulaient dans une petite voiture. Je l'ai réconfortée, et depuis ce jour on a passé du temps ensemble. D'abord pendant cette semaine en centre aéré, ensuite au collège, le hasard nous ayant placé dans la même classe. À part quand elle boude, je l'ai toujours vue souriante, enjouée, le rire franc. Enfin presque... Il lui arrive de déprimer, ou pire, comme le jour où elle m'a volé une boîte de cachets. Elle tombe vite amoureuse, s'attache et en ressort déçue. Mais la plupart du temps elle rayonne de vie.

Ce qui est le cas aujourd'hui. Un rien l'amuse, comme là, maintenant, à s'émerveiller devant des cygnes flottant près du bord. Nous continuons de longer la Saône, dans une zone déserte à l'exception de deux pêcheurs assis sur un tabouret de bois et d'osier. Ophélie se retourne et me sourit. Elle et moi sommes inséparables. On se soutient l'un et l'autre. On partage la même conception de l'amitié, malgré nos différences. Elle ne supporte pas la lecture, pas même une bande dessinée. J'ai lu tous les *Chairs de*

Poule, tous les *Astérix*, et je m'attaque depuis peu à Tolkien et Stephen King. Elle écoute ses stars médiatiques diffusées sur les radios. J'aime ce qu'elle considère comme ringard, à savoir des vieilles cassettes de Depeche Mode, des vinyles des Stones ou encore des musiques de films.

On se chambre beaucoup au sujet de la musique, comme sur d'autres, mais toujours gentiment, sans accrochages. Ophélie ne me plantera jamais un coup dans le dos, et réciproquement, on se connaît depuis trop longtemps pour se trahir...



J'aime beaucoup la cuisine de Mamie Louise, surtout ses paupiettes de veau. Elle remarque mes yeux avides lorgner le dernier morceau.

— Sers-toi mon grand ! T'as besoin de prendre des forces à ton âge...

— Je vois que Dany a plus d'appétit que pour les légumes...

J'ignore cette pique de mon père, il en place toujours une lors des repas. Je subis la conversation, fais durer le plaisir en mâchant chaque morceau avec lenteur, tâche difficile quand une viande si délicieuse baigne dans la bouche. Heureusement que ces petits plaisirs existent quand je vais chez Mamie. Ils m'aident à supporter les bavardages soporifiques qui accompagnent les repas. Impôts, travail, guerres de voisinage, la vie des gens et son cortège de misères... Voilà sur quoi tournent les discussions. Aussitôt ma viande engloutie, Mamie va chercher le fromage pendant que Maman se plaint d'une collègue toujours en arrêt maladie. Le plateau à peine posé, je me sers un morceau de bleu. Ma grand-mère, voulant relancer la conversation, s'adresse à mon frère...

— Ça va Mickaël ? T'en es où à l'école ?

— Je passe mon bac pro électricité à la fin de l'année.

— Et ça te plaît ?

— Oui c'est le métier que je veux faire.

— J'aurais préféré qu'il fasse un bac général, il avait le niveau, mais bon... Il paraît que c'est très demandé...

Et c'est reparti pour un débat sur les métiers manuels, l'état du dos de mon père qui pose des carrelages tous les jours, les salaires... Mamie éteint le début d'une dispute en proposant un dessert. J'opte pour une crème de marrons, l'avale en quelques bouchées, je peux enfin quitter la table et me poser sur le canapé avec mon casque. Mamie allume la télé. Les informations parlent d'un pétrolier naufragé au large des côtes bretonnes. Le bateau, nommé *l'Erika*, est brisé en deux et s'apprête à couler comme le *Titanic*. Une éventuelle marée noire serait à craindre.

Je m'en fous. Les journaux télévisés ne relatent que du négatif. Il suffit d'entendre la musique du générique pour savoir que le contenu va stresser. C'est comme ça sur toutes les chaînes, de l'électro inquiétante ou du violon sinistre, pour introduire la vache folle, les bandes organisées à Sarcelles, la chute de la consommation, les pickpockets du métro parisien, la guerre et ses morts loin de chez nous. Le clampin de base absorbe sa dose d'angoisse, passif, comme une éponge, les pieds sur la table basse, tous les soirs, après le boulot, avant de retrouver Bobonne au lit... C'est pas si mal la France quand chaque jour, dans le tiers-monde, une voiture piégée fait trente-deux morts. La maigre retraite de Mamie,

les caméras partout, c'est bien peu de choses quand dehors la mort nous menace. S'installer devant le journal, c'est comme s'arrêter sur une route de campagne et contempler une charogne écrasée sur le goudron.

Silence total dans le salon. Une vraie séance d'hypnose. Le journal s'achève. La pub prend le pas sur le générique. Toutes ces images pleines de couleurs, ces jolies femmes qui se savonnent, ces familles heureuses dans leur monospaces multi-options, ça doit rassurer le clampin après la violence dans les lycées du 93 et les oiseaux mazoutés, des promesses de paradis pour bien digérer l'enfer...



— On a trop déliré avec Johanna à la pause de midi, t'aurais vu comme on l'a fait criser la femme de ménage, tu sais la vieille folle aux cheveux rouges dégueulasses...

— Ah oui je vois...

— T'aurais été là t'aurais été morte de rire...

Si *t'avais* été là... Oui je passais pas loin, elles ont déroulé tout le papier au fond de la cuvette pour boucher les toilettes en tirant la chasse. La pauvre femme était remontée.

— En plus on comprenait rien à ce qu'elle baragouinait la pauvre !

Chacun s'amuse comme il peut... Ça fait une demi-heure que j'endure ces crétineries. Même Ophélie se force à rire. C'est d'ailleurs pour elle que je traîne ici, on est censés passer du temps ensemble quand ses copines partiront.

— En même temps c'est une grosse cassos la vieille, elle doit se laver les cheveux une fois par mois.

Elles gloussent, c'est insupportable. Même moi qui suis pacifique, j'aurais plaisir à les gifler. Il me reste un peu d'argent de poche, cinq francs, je vais m'acheter un truc à la boulangerie, ça me changera les idées.

Je remarque à nouveau ce sans-abri qui salue chaque passant en demandant une petite pièce, il fait souvent la manche dans le coin. Je le vois d'aussi près pour la première fois, je découvre son tatouage au milieu du front. Il me regarde aussi, en silence. J'ai comme l'impression de l'intriguer, d'éveiller ses soupçons, car à présent il ne me regarde plus mais me dévisage. Je me demande bien ce qu'il peut me vouloir.

Je quitte la boulangerie et le mendiant me fixe une nouvelle fois de ses yeux vitreux. J'évite son regard un instant avant de vérifier s'il m'observe toujours. Il braque encore ses yeux sur moi, comme s'il voulait me déstabiliser.

— Bonjour Florent.

Hein ? Comment est-ce qu'il connaît mon prénom ?! Là il commence à m'effrayer le bonhomme.

— Co... Comment vous savez ?

J'en balbutie. Il semble soudain préoccupé, comme s'il regrettait d'avoir attiré mon attention.

— T'occupe pas de ça. Va plutôt rejoindre ta copine.

Ophélie me fait signe de venir. Je regarde le sans-abri avec suspicion et pars la rejoindre sans dire un mot, la tête pleine de questions...



Voilà. Il est minuit. Nous entrons dans une nouvelle année, de surcroît un nouveau millénaire. Quoique certains prétendent que le troisième millénaire commencera en 2001. Peu importe... Nous rentrons tout de même dans une année qui sonne bizarrement. L'an 2000. Le fameux an 2000 dont tout le monde parle depuis des lustres. Visiblement nous sommes toujours là, l'Apocalypse n'a pas eu lieu. Le bogue informatique non plus je présume.

J'ai fait la bise à tout le monde, du moins tout le monde m'a fait la bise. Le rituel se conclut avec mes deux cousines, les seules à qui il reste de l'innocence, dont les vœux semblent sincères. Je ne suis plus de leur monde. Mon enfance est proche mais derrière moi, et l'innocence qui va de pair s'évapore aussi lentement que la noirceur nocturne à l'arrivée du matin.

Cette année la Saint-Sylvestre a une autre saveur, car ce début de millénaire sera marqué par un rendez-vous avec Eva, chez elle, à Mâcon. J'ai hâte ! Maman cherche à joindre Mickaël pour lui souhaiter la bonne année. Il faut croire que ça ne répond pas. Rien d'étonnant. Il réveille chez un ami, comme il se doit, c'est-à-dire dans un nuage de fumée, le sang gorgé d'alcool. Je suis encore trop jeune pour fêter le Nouvel An avec des potes, c'est ce que disent mes parents. Il reste un fond de champagne, je m'en ressers une coupe. C'est la seule soirée où boire sans me cacher est possible.

— Dany ! Doucement sur le champagne !

Le père... Toujours là pour gâcher les bons moments. Je vais également me couper une part de bûche, parce qu'elle est délicieuse mais aussi pour voir comment va réagir le paternel. Il fait une mine agacée mais reste muet, trop concentré sur ce que dit son frère.

Les invités nous quittent déjà. Tant mieux ! Je pourrai enfin m'installer devant la télé car mes parents, comme je les connais, vont se coucher.

Nous voilà trois dans la maison. Maman m'avise de ne pas me coucher trop tard avant de rejoindre son lit. Allongé sur le divan, j'allume la télé et tombe sur un épisode de Tex Avery. Impeccable ! Ils vont en diffuser d'autres durant toute la nuit. Une nuit qui tout compte fait ressemble aux autres. Même si nous sommes nombreux à la rendre exceptionnelle. Nombreux aussi à savoir à quel point cette soirée à cheval sur deux années est factice. J'en sais beaucoup sur ma famille, plus qu'ils l'imaginent. Je sais que ma mère ne supporte pas son beau-frère, que ma tante traverse l'année en tuant son mal-être à coup d'anxiolytiques, que mes parents restent ensemble, sans s'aimer, comme deux bons collègues de travail. Ils se cachent à eux-mêmes. Quand ils sont seuls dans leur pensée, ils se dégoûtent de leur personne, s'attristent, détournent leurs yeux comme ils le feraient devant un cadavre. C'est ce qui m'attend, plus tard. Je suis condamné à être de leur monde...



Boris a reçu de l'argent de ses grands-parents pour Noël. Un joli billet bleu de cinquante francs dilapidé à l'instant, sur lequel apparaissait un Petit Prince. Ses parents souhaitaient le déposer sur son livret A, mais Boris a préféré acheter un jeu vidéo d'occasion. *Tony Hawk's Skateboarding*, sur PlayStation. Mes parents n'ont jamais voulu m'acheter une console. Ils considèrent le jeu vidéo comme une perte de temps improductive véhiculant souvent de la violence, et pourraient bien avoir tort mais pas complètement, du moins en ce qui concerne Boris. Il consacre parfois des après-midis entières à triturer sa manette les yeux figés sur l'écran, sans rien apprendre. Et ça se ressent dans ses faibles résultats scolaires. Ses parents tiennent toutefois une grande part de responsabilité dans l'échec de leur fils.

Les miens se plaisent à m'imaginer dans ma peau d'adulte, parfois en juriste, l'autre jour en pharmacien. Heureusement que je les aie mes parents, j'ai pris conscience ces derniers jours de l'importance de leur rôle dans ma prime jeunesse. Ces vieux numéros de Pif Gadget, datant de leur enfance, qu'ils m'ont mis entre les mains avant même que je ne sache vraiment lire, ont éveillé ma curiosité, façonné l'adolescent épanoui que je suis et créé l'adulte que je serai. Je ne connais pas encore pas future profession, mais elle m'assurera un niveau de vie assez aisé pour réaliser mon rêve : voyager le plus possible, dans des contrées exotiques, et faire de l'humanitaire pendant une année sabbatique.

L'après-midi s'achève. Je raccompagne Boris chez lui. Le ciel de janvier, déjà sombre de jour, noircit encore. Me voilà seul sur le retour à arpenter les abords d'un chantier. De nuit, cet endroit déjà peu rassurant en journée semble encore plus à l'abandon qu'il ne l'est. Les travaux y sont en suspens pour une raison que j'ignore. Il n'y a que les premières fondations d'un futur bâtiment, parsemées de ferrailage, de morceaux de polystyrène, de palettes noircies par le feu. Sans le moindre éclairage public, l'atmosphère devient sinistre quand la nuit tombe. Juste à côté, j'aperçois la carcasse d'une vieille voiture à l'abandon, les vitres éclatées, les pneus à plat, le capot à moitié arraché. Il est bien possible qu'elle ait appartenu à une personne des gens du voyage. Ils campaient ici avant l'ouverture du chantier, quand il n'y avait qu'un terrain vague rempli de mauvaises herbes, faute de trouver un meilleur endroit.

Plus vite j'aurai quitté cet endroit, mieux ça ira. J'accélère, mais quelque chose attise ma curiosité. Je n'avais jamais vu cette croix de bois d'un mètre de hauteur, plantée parmi les herbes épaisses, qui ressemble à un mémorial conçu avec peu de moyens. Il y est écrit les mots suivants : *Ruben – 15.09.1990 – Parti trop tôt*. Je me sens franchement mal à l'aise, je vais vite rentrer et me changer les idées.

L'endroit est désert hormis cet attroupement de gamins déambulant au milieu de la chaussée, armés de bâtons de bois qu'ils agitent comme des épées, ils doivent avoir une dizaine d'années. Leurs cris aigus d'enfants, adressés à une passante, éveillent mes soupçons...

— Barre-toi sorcière !

La femme attaquée, la quarantaine, des cheveux d'un noir éclatant, la peau grasse, un bronzage naturel terni de reflets pâles, me fait penser à un genre de Joconde renfrognée. Elle accélère le pas, pressée d'achever son calvaire. Ses yeux globuleux marquent de la peur et de la honte. Elle marche vite, contient ses larmes de toutes ses forces dans un silence résigné. Une immense souffrance hante ses yeux noirs tournés vers le vide. Triste spectacle... Jamais l'idée d'insulter un innocent ne m'est venue en tête. Je ne comprends pas cette pulsion qui pousse à la cruauté. Dans les moments comme celui-là je me sens seul. La femme disparaît au loin dans l'obscurité. Unis dans leur méchanceté, les gamins retournent s'ennuyer dans le silence de leur quartier résidentiel, parmi les petites maisons collées les unes aux autres...



Nous voilà à Mâcon ! Je vais enfin revoir Eva en chair et en os. Entendre sa voix. La toucher. Je la vois déjà ! Elle m'attend sur le quai, vêtue d'un bonnet de laine noire orné d'un pompon de fourrure blanche. Son écharpe, d'une couleur semblable à ses pommettes rosées par le froid, dissimule sa bouche. Son manteau noir imitation fourrure, dont l'ouverture sur le haut laisse apparaître un pull blanc à col rond, descend jusqu'aux genoux. Même habillée chaudement je la trouve belle. Je descends du train noyé dans une foule compacte qu'elle scrute avec vigilance. Je lui fais un signe de la main. Ça y est ! Elle m'a repéré de ses yeux luisants comme deux diamants incrustés dans son visage poupon. Je l'approche d'un pas vif. Son hésitation est palpable. Elle veut m'embrasser mais n'ose pas. Je place mes mains sur ses joues glacées, puis pose mes lèvres entrouvertes sur les siennes. Une bourrasque nous invite à abrégé ces délicieuses retrouvailles. Nous nous prenons dans nos bras. Sa bouche effleure le creux de mon oreille. Elle m'adresse un murmure espiègle...

— Bonne année !

Ça fait plaisir de se mettre au chaud. Nous profitons de l'absence des parents d'Eva pour grignoter chez elle. Dans un appartement ma foi bien sympathique, qui le serait davantage s'il n'était pas si faiblement éclairé par le sombre ciel des jours d'hiver. D'ailleurs Eva éclaire la cuisine alors qu'il n'est que quatre heures. Je suis sa recommandation de me mettre à table. Elle me propose à boire. La météo ne me donne pas soif, j'opte tout de même, par gourmandise, pour un Orangina. Pendant qu'elle cherche les gâteaux dans un placard du salon, je sirote ma boisson, calmement, concentré sur une photo fixée par deux aimants sur la porte du frigo. Il doit s'agir d'Eva petite. Je reconnais son regard pétillant et sa peau neigeuse. Elle était dans la période de sa vie dont il ne lui reste aucun souvenir, du moins rien de plus que des sons brefs et des images qui disparaissent aussi vite qu'elles apparaissent. De cette période, je ne retiens qu'une image curieuse et inquiétante : le regard terrifié de Maman quand un jour elle m'a retrouvé dehors, seul au milieu de nulle part. Jamais je ne l'ai revue comme ça. Je n'ai en tête que la terreur dans ses yeux. Une fois j'ai tenté d'en savoir plus sur ce vague souvenir de ma prime enfance. Elle m'a répondu qu'elle a eu peur pour moi en me retrouvant seul, à un si jeune âge, à quelques centaines de mètres de la maison. J'ai eu le sentiment que la question la gênait. C'est un drôle de souvenir qui parfois me revient en tête, passons à autre chose de plus intéressant. Ici c'est Eva qui me passionne. Elle était fine à l'époque. Aujourd'hui c'est un début de femme. Une femme avec qui j'aimerais devenir homme. Pourquoi pas aujourd'hui ? Soyons fous... Nous sommes seuls, je pourrais trouver un prétexte pour l'accompagner dans sa chambre, puis l'embrasser, la toucher. Puis le reste. Tiens ! La voilà avec ses gâteaux...

— Vas-y sers-toi. On pourra pas s'éterniser, mon père rentre du travail dans trois quarts d'heure. Mouais... Du coup ça ne sera pas pour aujourd'hui.

— Tu m’accompagneras jusqu’à la gare pour mon retour ?

— Bien sûr Dany !

J’ai passé une bonne après-midi avec Eva. On a marché de la gare jusqu’au centre commercial. Elle m’a entraîné dans divers endroits de Mâcon, notamment dans un parc près de la Saône où elle aime squatter avec ses copines. Nous avons pas mal discuté, de tout et de rien. Ça nous aidait à oublier le froid. Cette fille est la seule personne avec qui je peux supporter des bavardages futiles, les apprécier. C’est particulièrement en cela qu’elle est unique. Je me sens encore plus proche d’elle que je ne l’étais l’été dernier. Tout à l’heure en bord de Saône, ce regain de proximité s’est concrétisé lorsque, pour la réchauffer, je l’ai enlacée pendant au moins quinze minutes. Seuls mes bras remuaient un peu, jusqu’à ce que par mégarde ma main échoue sur ses fesses, juste le temps d’un battement d’ailes, sans réaction de sa part.

— À quoi tu penses Dany ?

— À rien...

Ses yeux sentent l’amour. Une fusion de tendresse et de passion. Sa façon de croquer son Savane lui donne une certaine malice. Finalement il peut s’en passer des choses en quarante-cinq minutes. Ma tête est pleine de scénarios. Dans les films, l’acteur regarde intensément sa partenaire et l’attrape sur un coin de table. Ici je peux pas, ce serait bien trop gênant. Ça sonne à la porte. Ma copine va répondre. Il s’agit apparemment d’une de ses amies. Elle l’invite à se joindre à notre goûter et me la présente. Elle s’appelle Astrid. Je lui trouve un drôle de regard, comme si elle se méfiait de moi sans même me connaître. Ses cheveux blonds lui donnent un air de ressemblance avec Ophélie, mais la comparaison s’arrête là. Elle porte des lunettes rondes et épaisses, puis ses épaules fines, qui contrastent avec son gros cul, donnent à son corps flasque l’apparence de la bouteille d’Orangina que je m’empresse de finir pour estomper le malaise. Son plus grand tort sera de m’avoir remis Ophélie en tête. Il va falloir que je la quitte à mon retour à Villefranche. Elle prétend m’aimer *jusqu’à la mort*, que sans moi il ne lui reste *plus qu’à mourir*. Sa manière de m’aimer m’étouffe et m’inquiète, il faut toujours qu’elle mêle la mort à notre histoire.

Astrid et Eva se sont lancées dans leur discussion sans que je m’en aperçoive, pris dans mes pensées. Elles parlent de cours. De leur DM d’espagnol. C’est d’un chiant. Je les écoute parler, sans dire un mot, en pensant à ma journée avec Eva, nos promenades, nos petites conversations, nos étreintes...

Astrid s’en va, elle n’était là que pour cinq minutes. Eva et moi quittons l’appartement juste après. Je me retrouve avec ma copine, côte à côte, le bras sur ses épaules, en marche vers la gare, bravant le vent glacé. Marcher dans le froid ne m’a jamais autant fait plaisir. L’entrée dans le hall de la gare me réchauffe mais m’attriste car elle marque la fin de cette journée avec Eva. Heureusement, je sais que je la reverrai, que nos prochaines rencontres nous rapprocheront encore...



Ma sœur, en grandissant, ressemble de plus en plus à Corinne au même âge. En plus jolie, il faut bien l’admettre. J’ai connu Corinne en CM2, à la fin d’une journée d’école alors que je sortais de l’étude. Elle pleurait sous la pluie. Camouflée dans un ciré jaune, on ne voyait d’elle que son visage ruisselant.

Les larmes se confondaient avec les gouttes de pluie, son cartable *Barbie* trempait aux abords d'une flaque boueuse.

Maman, intriguée, m'avais demandé si je la connaissais. Elle était en effet dans ma classe depuis une semaine, arrivée en cours d'année. Maman pouvait difficilement rentrer à la maison sans avoir d'abord demandé à Corinne pourquoi elle attendait toute seule devant l'école. Son père l'avait oubliée. De toute évidence, ma mère l'a fait prendre place sur la banquette arrière à mes côtés. Corinne nous a guidés jusqu'à chez elle, à quelques rues de l'école, et disait qu'en temps normal elle rentrait à pied mais que son père, en ce jour pluvieux, lui avait promis de venir la chercher et interdit de marcher seule sous la pluie.

Maman s'est garée en double file devant l'appartement de Corinne. Celle-ci n'a trouvé qu'une porte fermée. La fille s'est alors précipitée vers l'autre bout de la rue d'un pas décidé après avoir hurlé qu'elle savait où se trouvait son père. Ma mère et moi l'avons suivie avec inquiétude. Corinne s'est infiltrée dans ce bar enfumé au croisement de la rue Nat' et a crié ces mots d'une voix aiguë qui résonne encore dans ma tête : Papa ! Tu m'as oubliée !

La clientèle en avait le souffle coupé. Un silence malaisé venait de tuer l'ambiance chantante et typique des bistrotts populaires qui régnait jusque-là. Corinne fixait un homme à table, avachi sur une chaise devant un grand verre *Jupiter* presque vide, aux parois encore mousseuses. Il bougonnait des mots confus, inintelligibles malgré le silence, d'une voix basse et mal articulée. C'était son père.

Maman nous a déposés à la maison. Corinne dînait chez nous pendant que Papa tentait de ramener l'homme ivre à son domicile. C'est durant cette soirée que nous avons sympathisé. J'ai découvert une gentillesse derrière une carapace sauvage. Jusque-là il m'arrivait de me moquer d'elle, sans méchanceté, porté par l'effet de groupe. J'ai appris ce soir-là d'où lui venait cet air sombre qu'elle avait parfois, et j'ai dès lors arrêté de la charrier. Nous avons entamé le visionnage d'une cassette de Batman, mais Papa a ramené Corinne chez elle avant la fin, il était déjà tard. Selon ses dires – entendus de ma chambre alors qu'il discutait avec Maman – il découvrait encore sur le canapé quand il a déposé Corinne à son domicile. Elle serait sagement montée se coucher après avoir éteint toutes les lumières. Aujourd'hui Corinne va au collège chez elle, à Anse. On se voit encore de temps en temps quand elle passe sur Villefranche. Elle fréquente aussi des filles sympathiques qui lui apportent un peu du réconfort dont elle a besoin. Corinne subit régulièrement des insultes à son égard. Quoique souvent il ne s'agit même pas d'insultes, juste de petites remarques ironiques, de faux compliments, ou même de sourires en coins quand elle passe devant un groupe. Ses complexes la rongent, et certains en profitent. Il faut admettre que son visage est particulier, avec son strabisme, son nez en patate et sa dentition anarchique.

Elle vit mal le fait de ne jamais avoir eu de petit copain, du coup tombe sous le charme du premier gars qui lui accorde un brin d'attention, surtout s'il paraît plus gentil que les autres, ne serait-ce qu'un simple sourire après un bonjour. Une de ses amies m'a même déjà raconté une de ses tentatives de séduction. Elle envoyait au seul mec qui la calculait des cœurs dessinés au feutre rose sur des petits papiers, traçait son prénom sur les tables, lui attrapait le bras dans les couloirs, en dépit des regards moqueurs.

— Allez dépêchez-vous les enfants !

Qu'est-ce qui lui prend à Papa de nous mettre un coup de pression là maintenant ? Il accélère le pas, main dans la main avec Lucile.

— Papa ! Y a un clodo ! T'as vu ?

— Oui oui active-toi Lucile ! Puis où est-ce que t'as appris à parler comme ça ?

Nous passons en effet devant un homme à la barbe épaisse et grisonnante, au visage buriné, affalé sur le sol, protégé du froid par un bonnet de laine et une couverture de la même matière, accompagné de ses seuls biens que sont sa bouteille de vin, son berger allemand et les quelques pièces dorées dormant au fond d'une coupelle de bois. Son regard, vide jusqu'à présent, s'emplit d'une lueur insoupçonnée à l'instant où il remarque ma considération. Je présume que peu de gens prêtent attention à cette personne, de peur de laisser la compassion les envahir, ou honteux d'assumer leur égoïsme.

— Allez Florent ! On t'attend ta sœur et moi...

Là il est vraiment pressant. J'ai l'habitude de le voir stresser à la vue d'un mendiant, mais aujourd'hui je le trouve franchement troublé. Je les rejoins et lui demande s'il ne pourrait pas lui donner une pièce.

— Non ! Ces gens-là, dès qu'ils ont un peu de sous, les dépensent en drogue, cigarettes et alcool ! Allez viens !

En effet il surréagit, comme s'il croisait son premier sans-abri. Tant pis... Maintenant je me sens coupable de l'avoir regardé sans rien dire et sans donner. Quand j'étais petit, Papa me présentait ce genre de personnes comme des épouvantails censés m'effrayer, me rappeler à quoi je ressemblerai plus tard si je ne poursuis pas mes efforts à l'école. Et ça marchait, j'étais pétri d'angoisse dès que je croisais un barbu étalé sur des cartons, près d'une banque ou d'une église. D'ailleurs celui-ci me rappelle quelqu'un... Mais oui ! Il s'est laissé pousser la barbe, a maigri, mais je le reconnais, ce mendiant qui avait prononcé mon prénom devant la boulangerie. Si son bonnet ne cachait pas son front, j'aurais aperçu son tatouage. Cette fois les rôles s'inversent : je le regarde et lui évite mes yeux. Si je le revois j'irai lui donner de quoi manger, échanger quelques mots et surtout voir qui se cache derrière ce visage fatigué. J'ai besoin d'en savoir plus sur quelqu'un qui semble me connaître...



Ce que j'aime en vacances, c'est de pouvoir veiller tard le soir, seul devant la télé du salon. Même le dimanche. Je baisse le son si bas que j'entends tout juste. C'est encore un peu tôt. Je visionne sans engouement l'émission qui précède le film. Culturepub... Des publicités étrangères y sont présentées. Certaines sont bizarres... Le générique aussi est bizarre, avec ce *chpoum !* répété plusieurs fois et suivi d'un *badoumba*, le tout complété d'une espèce de voix d'opéra assez inquiétante.

Pour patienter, je vais apporter la dernière touche au portrait de Roubine. Sa rousseur se devine mal, j'essaierai demain de colorer le dessin. La clarté de ses yeux bleus, en revanche, ressort bien. Je m'en suis pas trop mal sorti avec ce portrait, des sourcils plus arrondis n'auraient pas été de trop pour exprimer son regard déterminé. Des taches de rousseur en plus grand nombre non plus ceci dit. Roubine est mon premier pote. Nos parents ont emménagé à peu près en même temps, en 1993, quand nous avions sept ans. Il était timide, n'osait pas sonner à ma porte et demander à mon père si je pouvais sortir. Il ne se défendait pas quand Harmonie et Sandra Bouvier, les sœurs jumelles du quartier, l'appelaient Roubignole. Vu qu'il m'était sympathique, je lui ai proposé mon aide pour une éventuelle vengeance. Il l'a acceptée, et c'est depuis ce jour qu'un lien indéfectible s'est créé entre nous. Qu'est-ce qu'on s'est fait plaisir pour cette vengeance, c'était odieux mais les deux petites pestes blondes l'avaient amplement méritée, surtout qu'à ce jour elles n'ont pas changé. L'idée m'était venue la veille, en rentrant d'Anse avec Maman.

Ah ! L'émission se termine, les choses sérieuses commencent enfin. Je m'installe confortablement, télécommande en main, l'index posé sur la première touche, au cas où quelqu'un débarque dans le salon. Ça commence. L'intrigue tourne autour d'une bourgeoise qui, s'ennuyant dans son château, passe son temps à batifoler avec le majordome, la servante, et d'autres. En ce moment elle se dénude devant un pianiste moustachu, impassible, feignant l'indifférence. Tellement nul que ça en devient drôle. Puis dans ses films du dimanche soir, ils ne montrent jamais le sexe des femmes. Je ne sais pas trop à quoi ça ressemble, le sexe des femmes. La seule idée que j'en ai me vient des schémas qui illustrent les livres de biologie.

N'empêche que moi aussi j'aimerais bien faire ce genre de choses. Avec Ophélie par exemple, même si ça ne se fera jamais. Elle est pénible mais jolie. À ce propos, il faudra que je la quitte, là elle commence

vraiment à me soûler. Même si ses câlins fades me tiennent en haleine entre les délicieuses, et trop rares, caresses d'Eva. Ah ! Eva... C'est elle que j'aimerais toucher... Et je sais que c'est faisable ! Elle m'adore.

Le film tire en longueur, rien de sexuel à se mettre sous la dent. Je jette un œil sur mon dernier portrait. J'ai vraiment l'impression que Roubine me regarde. Quand je repense à cette vengeance, je me rappelle à quel point ce gars peut être allumé. Cette matinée ne quittera jamais ma mémoire. Pour la première fois, j'ai bravé l'interdit qui m'empêchait de quitter le lotissement sans autorisation sous peine de recevoir une déroutée du tonnerre. Nous avons enfourché nos vélos et pédalé cheveux au vent jusqu'à la départementale qui rallie Anse et Villefranche. Après quinze minutes de route et quelques klaxons à notre rencontre, nous avons trouvé l'objet de notre intérêt. Ce hérisson mort que j'avais remarqué la veille gisait encore sur le bitume en bord de route, bouche ouverte, éventré, les organes à vif. Un petit bataillon de mouches, vertes et grosses, gravitait autour du cadavre. De mes propres yeux je n'avais jamais vu une créature morte.

La mort, jusque-là, n'existait que dans les films. Je n'étais même pas autorisé à regarder Papi dépecer le lapin qui plus tard m'arrivait chaud et tendre dans l'assiette.

Nous avons observé la bête trente secondes, écoeurés et fascinés par toute cette pourriture rose et sèche étalée sous les rayons brûlants d'un soleil de mai. Puis Roubine a enfilé ses gants, prélevé l'animal par son dos piquant, sans sourciller, comme s'il cueillait un champignon, et l'a lâché dans un sac plastique. Après cela, il ne nous restait plus qu'à rentrer au quartier, le sac suspendu à une poignée de guidon. Une fois de retour...

Ah ! La scène à venir a l'air sympa. Un type, dans ses habits de cavalier, se déshabille devant la bourgeoise émoustillée. Merde ! Y a un malaise ! Des bruits de pas approchent. Cette façon de marcher c'est Maman. Changement de chaîne.

— T'es toujours pas couché Dany ? Qu'est-ce que tu regardes ?

— Euh... un film sur la une.

Indifférente, elle se sert un verre d'eau avalé d'une traite, et s'en va se recoucher.

— Ne te couche pas trop tard. Bonne nuit !

— Bonne nuit !

Allez ferme la porte. Voilà. Je remets vite la six. C'est bon, la scène du cavalier n'est pas finie. Il se tient derrière elle et lui caresse les seins. Ça la fait jouir. Ils nous prennent vraiment pour des cons. En plus il veut nous faire croire qu'il la pénètre alors qu'il y a de quoi placer une troisième personne entre lui et sa partenaire. La scène se termine...

Et cette histoire de hérisson, quel plaisir de se la remémorer... J'en étais où ? À notre retour au quartier, nous savions qu'une caisse de jouets appartenant aux sœurs Bouvier traînait devant leur maison, près du garage. Nous avons attendu qu'elles et leurs parents s'en aillent comme chaque dimanche à la même heure. Puis au moment venu, nous avons escaladé le portillon et jeté l'animal mort dans la caisse, parmi les poupées, les quilles et les raquettes.

Toute l'après-midi a été consacrée à guetter le retour des deux sœurs. Quand elles sont revenues, nous tournions à vélo aux abords de leur maison puis avons arrêté nos véhicules dès lors qu'elles ont rouvert leur caisse de jouets. Nous les avons espionnées, cachés derrière une colonne jouxtant le portillon, et avons savouré ce moment où l'une des deux gamines a demandé à l'autre ce qu'était cette chose bizarre, puis poussé un cri strident en jetant au sol la bête qu'elle tenait par les organes liés comme un chapelet de saucisses. Les deux pestes pleuraient si fort que leur père est sorti en trombe et nous a vu courir en riant comme deux gnomes malfaisants. Juste après, leur père est parti sonner à la porte du mien.

Roubine et moi nous sommes réfugiés à l'autre extrémité du quartier. Malgré la distance, j'ai entendu mon père hurler mon nom. Je ne pouvais que me résigner à rentrer. De retour sur le lieu du crime, nous étions attendus par mon père rejoint par celui de Roubine. J'ai reçu une paire de gifles et Roubine s'est fait tirer par l'oreille jusqu'à chez lui. Il pleurait comme le gosse qu'il était. Malgré une douloureuse fin de journée, cette expérience a scellé notre amitié. J'en ai appris beaucoup sur lui ce jour-là, à commencer par son prénom : Arthur. Arthur Bignol. Dans ma tête je l'avais toujours appelé Roubignole, ce surnom qui mélange son nom et sa couleur de cheveux, que j'entendais de la bouche des sœurs Bouvier et que j'ai ensuite abrégé, en marque de respect, en Roubine. J'ai aussi découvert son aisance à manipuler des choses que beaucoup refuseraient de toucher. À la mort du canari de Ludo par exemple, c'est Roubine qui a porté le cadavre jusqu'à ce trou creusé dans un terrain vague pour enterrer l'oiseau...

Pub ! 3615 Ulla. Aucun intérêt, plus personne n'a le minitel aujourd'hui. Dans la publicité suivante, une blonde allongée sur un canapé, le téléphone en main, nous invite à appeler le 08 36 69... Ah oui ! Faut que je note sur une feuille un numéro de ce genre. Voilà de quoi se marrer avec les copains, dans les cabines téléphoniques. Une fois cela fait j'irai me coucher, l'esprit traversé d'images d'Eva déguisée en bourgeoise, et de moi en cavalier...



— Florent ? Comment tu l'imagines ton avenir ?

Clotilde pose souvent des questions de ce genre.

— Bah pour tout te dire je l'imagine plutôt bien.

— Ça m'étonne pas de toi. Je te vois bien avec ton boulot bien payé, ta femme, tes gamins, ton chien qui gambade sur la pelouse, ta belle voiture, le petit repas chez les beaux-parents le dimanche...

Et allez ! Des sarcasmes...

— Tu te fous de ma gueule mais t'es pas loin de la réalité. Parce que toi tu te vois différemment ? Genre en vieille fille, seule avec ses douze chats dans 20m² ?

— T'es con... N'empêche que mine de rien c'est une drôle de question, j'arrive pas à concevoir ce que serait ma vie dans quinze ans, en 2015... Ça paraît loin...

— On sait jamais précisément de quoi demain sera fait, mais je pense pouvoir prétendre à un bon métier qui me permettrait d'acheter une maison à la campagne. J'ai vécu mon enfance dans un appart', donc je connais l'importance pour un enfant d'avoir un minimum d'espace, de pouvoir courir, taper dans un ballon sans craindre de casser quelque chose autour. Puis mes parents disent qu'il est préférable de devenir proprio le plus vite possible, ne pas faire comme eux à attendre la quarantaine...

— Tes parents veulent acheter ? Ça veut dire que tu vas déménager...

— Oui ça fait quelques semaines qu'ils en parlent, mais rien de concret pour le moment...

— OK... Et t'as toujours envie de faire de l'humanitaire ?

— Oui... D'où l'intérêt de bien gagner ma vie... Je me vois mal aider les autres en ayant faim moi-même...

— Ouais je peux comprendre, mais j'ai pas la même approche de la vie que toi... Perso j'aime pas l'idée de me placer sur un rail et de me laisser porter comme un train qui sait exactement où il va, par où il passe... C'est même pour ça qu'après le bac, je ferais bien une fac de philo ou de sociologie, ce qui agace mes parents. Ils veulent que je fasse médecine comme eux. Puis selon eux j'ai aucun avenir avec ce genre d'études...

— Les miens pensent pareil. Ils me conseillent vivement de faire S, ça laisserait plus d'opportunités dans les études post-bac.

— Oui mais justement, moi je préfère encore apprendre des choses à la fac, me cultiver, quitte à pointer à l'ANPE après mes études, que comme l'a fait ma cousine, passer un DSCG pour devenir chef-comptable. Certes elle gagne bien sa vie, mais qu'est-ce qu'elle doit se faire chier avec ses chiffres, ses bilans comptables... Elle gagne vingt mille francs par mois mais travaille cinquante heures par semaine sachant qu'il lui arrive, chez elle, de travailler sur des dossiers, n'a pas le temps et galère à se trouver un conjoint, a toujours des cernes sous les yeux... En gros elle vit que pour le travail, jamais le temps de lire un bouquin, d'aller au cinéma, aucun loisir...

— Vu sous cet angle c'est pas réjouissant, c'est sûr... Mais on peut trouver un milieu... Puis la stabilité est un avantage pour faire de l'humanitaire, ou aider les gens de manière générale. L'infirmière doit être en bonne santé pour bien soigner le malade. Sinon, sur un autre sujet, je suppose que tu refuseras toujours de te marier pour les mêmes raisons...

— Tu connais mon avis sur la question Florent... Je me sentirais prisonnière d'un homme, puis je pense que le mariage est contre-nature, je doute que l'on puisse aimer la même personne pendant cinquante ans.

Je vais éviter d'en rajouter sur le sujet, sinon elle va me ressortir l'histoire du féminisme, Simone de Beauvoir, les Suffragettes, etc.

À quelques pas de nous, deux sans-abris déchirent les sacs remplissant une benne en plastique. Clotilde affiche sa consternation et s'apprête à leur donner un morceau du sandwich qu'elle allait entamer. Tiens ! Le plus jeune des deux est le même que j'ai croisé à plusieurs reprises, celui qui connaissait mon prénom. Clotilde s'approche d'eux. Je suis le pas en cherchant les yeux de cet étrange personnage qui m'avait dévisagé avec méfiance.

— Merci ma grande ! Tu sais, on préfère quand les gens donnent de l'argent, ça se conserve plus longtemps... Mais ils ont peur qu'on s'achète de la vinasse avec leurs pièces, ils veulent même pas qu'on se fasse un peu plaisir dans notre malheur !

Il sourit et évite toujours mes yeux. Pendant ce temps-là, son camarade plus âgé, grand et robuste, aux cheveux blancs et au nez couperosé, continue de fouiller comme s'il n'avait pas remarqué notre présence. Il me fait de la peine malgré l'antipathie qu'il dégage. Ce vieil homme lève enfin la tête et me toise de ses petits yeux méchants.

— Qu'est-ce que t'as toi ? Tu veux ma photo ?

Il crache par terre et reprend sa fouille.

— Excusez-le, il est pas comme ça à la base, mais trente ans de rue, ça vous détruit un homme... C'est bien ce que vous faites les enfants, mais ça réparera jamais le mal. À chaque personne qui ignore un bonjour, c'est comme une petite gifle. Et quand les gifles se comptent par milliers, on se blesse, puis on en meurt. Nous autres les gens de la rue, on est déjà morts dans les consciences... Mais c'est normal, on est des boulets après tout... Avant d'être clochard, j'étais comme tous ces gens, je me sentais trop malmené par la vie pour aider des plus malheureux que moi. Je passais vite devant ces types qui me demandaient une pièce quand j'entrais dans une épicerie. Et aujourd'hui je suis à la place de ces mendiants...

Clotilde et moi nous taisons. Que dire de plus après ça ? Si j'avais une baguette magique, le problème serait déjà résolu.

— Allez on va pas traîner là, rien à grailler par ici.

Le plus jeune des deux, au front tatoué, commence enfin à prendre acte de ma présence, comme s'il se résignait, conscient de ne plus pouvoir m'ignorer. Il me regarde avec intérêt, je perçois même, dans ses yeux, une certaine tendresse qu'il s'efforce en vain de contenir.

— Tu lis toujours Tintin ?

La question surprend Clotilde et me frappe le cœur. Je reste sans voix. Évidemment je ne lis plus Tintin à mon âge, mais comment sait-il que je dévorais ses aventures quand j'étais enfant. Ça en devient inquiétant.

— Cette fois on y va vraiment, à la prochaine peut-être... Merci encore pour le sandwich !

Il s'éloigne avec son acolyte et me laisse en plan, la tête pleine de questions. Qui est cette personne que je n'ai jamais vue mais connaît mon prénom et mes lectures ? Je lui demande son prénom, il se retourne mais me regarde avec une petite gêne, cette expression qu'ont certaines personnes lorsqu'elles regrettent les propos qu'elles viennent de tenir. Puis il poursuit son chemin et se noie dans la foule...



C'est regrettable que le temps ne soit pas plus à l'image d'un début de printemps. L'herbe mouillée nous dissuade de nous allonger au sol. Un petit flirt discret sous les sapins du parc de Haute-Claire, à l'abri des regards malvenus de quelques enfants intéressés par un spectacle subversif pour leur jeune âge, ne m'aurait pas déplu. Nous avons alors pris place sur un banc en amont du parc, loin des jeux et autres parcours sportifs. C'est déjà une bonne chose qu'il ne pleuve plus.

— Pourquoi t'as pris ton sac de cours Dany ?

— Ma mère pense que je suis à la bibliothèque pour travailler.

Un sourire choqué et épaté illumine son visage. La belle intello paraît fascinée par le petit rebelle qui sort le mercredi après-midi au lieu de travailler.

— T'as besoin de mentir à ta mère pour sortir ?

Mouais... En fait elle se moque du petit garçon qui ne peut pas quitter le quartier sans la permission de Maman. Un air sérieux remplace vite son rire taquin.

— Dany ? Tu sais ce que j'ai écrit dans mes lettres ?

— Euh... oui.

Elle fait sûrement allusion à ses lettres d'amour.

— Je le pense vraiment. T'es mon premier vrai chéri. T'es quelqu'un de doux, attentionné et marrant. En plus t'es mignon.

Petit sourire pour la remercier, les yeux plongés dans ses iris bleus. Le silence qui s'installe me semble fait pour être comblé d'un baiser chaleureux, comme dans les films. Nos lèvres se frôlent à peine qu'elle tourne la tête, non pas par refus mais par nécessité d'exprimer sa pensée.

— Quand je t'écris que je t'aime, je suis sincère. Je sais, à travers tes lettres, que tu m'apprécies beaucoup, mais tu ne m'as jamais vraiment dit si tu m'aimes ou pas...

Que vais-je lui répondre ? Dans le fond je ne désire qu'une chose : coucher avec elle. J'ignore si c'est réciproque, mais elle m'aime. Et il me semble qu'une fille a besoin d'être amoureuse pour coucher. C'est ce que je vois dans les films. Eva est jolie, sympathique, elle m'obsède, mais je ne pense pas l'aimer. Je l'aime beaucoup. Mais c'est pas l'amour tel qu'il est montré dans les films. D'ailleurs je ne vois pas trop ce que représente dans la réalité l'amour qui nous est montré au cinéma. Mes parents ne manifestent jamais leur amour l'un pour l'autre. En tout cas pas devant moi. J'ai même toujours pensé qu'ils s'apprécient comme deux amis. Pour finir, je n'arrive pas à savoir ce que c'est que l'amour. Je n'en connais pas les symptômes.

— Moi aussi je t'aime Eva...

— C'est vrai ?

Le soulagement sur son visage est aussi visible que son nez. Je ne peux qu'acquiescer d'une voix franche. Et voilà qu'elle se jette sur moi avec une fougue enfantine. Nous nous prenons dans nos bras. Cette étreinte me réchauffe. Cette fille qui nous regarde de la rue m'intrigue. Il me semble que c'est... Oui c'est elle ! Laurianne. Je me demande à quoi elle pensait, elle paraissait bizarre. En plus c'est une pote à Ophélie, pourvu qu'elle ne raconte pas ce qu'elle a vu. Sinon me voilà dans de beaux draps...



Une quinzaine de personnes s'agglomère vers le distributeur en face du foyer. L'objet de la curiosité semble être une dispute. Effectivement un garçon et une fille s'engueulent. C'est Dany et Ophélie ! Mon amie bouillonne d'une colère au bord de l'hystérie. Dany, réfugié dans une indifférence factice, a l'air d'un prisonnier vivant sa dernière nuit en cellule.

— En plus tu mens !! Elle t'a vu au parc de Haute-Claire avec ta pute ! Comment t'as pu me faire ça ?! Dis quelque chose merde !

Dany reste mutique, plus préoccupé par les regards des curieux que par la dispute.

— Pauvre connard !!

Elle tente en vain de lui envoyer une flopée de gifles, mais Dany repousse sans mal ses bras minces. Ophélie, frustrée dans son désir de violence, fond en larmes et s'éloigne au pas de course. Je m'en vais la rejoindre. Elle est partie vers l'escalier qui mène au CDI. Je la retrouve prostrée en bas des marches, bras croisés, visage baissé sur les genoux. Je lui attrape délicatement le bras, entoure sans peine son poignet fin. Elle me considère. De ses yeux humides s'échappent des ruisseaux noirs de mascara. Je prends place à ses côtés et l'enveloppe dans mes bras.

— Ah Florent... heureusement que t'es là...

— Tes copines sont pas là ?

— Elles ne sont pas encore au courant... Elles m'attendent loin d'ici...

Un sanglot achève cette dernière phrase prononcée avec effort. Je partage sa tristesse. La voir ainsi m'insupporte. Une fille comme elle ne devrait jamais être triste.

— Les mecs c'est tous des enflures !

Elle ne pense pas à moi en disant cela. Elle m'a déjà dit que je suis comme un frère pour elle, un mec différent des autres. En effleurant son avant-bras du bout des doigts, je constate un relief sur sa peau lisse. Mon cœur palpite à la vue d'une cicatrice rose en forme de D.

— Pourquoi t'as fait ça ?

Son apathie s'efface vite devant la rage qui la submerge dans un réflexe défensif.

— C'est pas ton problème !! Dégage !! Dégage je te dis tu me soûles !!!

C'est elle au final qui s'en va furieuse puis me laisse seul et abasourdi. C'est dur d'être traité de cette façon, je sais néanmoins qu'elle va s'excuser dès nos prochaines retrouvailles. Ça me contrarie, mais c'est peu face à mon inquiétude qu'elle fasse une bêtise. Les semaines à venir s'annoncent difficiles, je vais devoir la soutenir régulièrement, ne pas la laisser sombrer, m'endormir chaque soir dans la peur qu'elle commette l'irréparable...



Il y a comme un vent d'euphorie dans l'air en cette belle journée de début de vacances. La joie illumine les visages, les maillots bleus et les drapeaux tricolores sont plus présents que d'habitude. J'entends encore les klaxons d'hier soir. Et c'est les grandes vacances. Celles sans devoirs pendant deux mois ! Roubine vient de me filer les vingt balles du paquet de clopes, reste plus qu'à trouver un bureau de tabac... En voilà un ! À côté du magasin de motos. Des couvertures de journaux et revues exposées à l'entrée attirent mon regard. L'une d'elles affiche une blonde dont les bras croisés cachent la poitrine. *Entrevue... Karen Mulder... Le top des tops se met à nu...* Faudrait qu'on s'achète une revue comme celle-ci avec les copains...

C'est fait ! Ce paquet neuf devra faire la semaine. Roubine est censé m'attendre dans les environs, vers le marché couvert, je m'en vais vite le rejoindre. Ah non pas elle ! Malaise en vue... Pas envie de la croiser... Je m'incrute à la hâte dans la boulangerie. Heureusement qu'il y a une file d'attente, comme ça je pourrai partir avant d'être remarqué par la boulangère, d'ici là Ophélie sera passée. Vas-y magné-toi ! Pourquoi elle marche doucement comme ça... ? Quelle poisse ! Puis qu'est-ce qu'elle a changé ! Elle était mince, aujourd'hui elle est maigre, limite anorexique. Elle fait presque peur à voir, avec son regard bovin que n'arrange ni le maquillage violet aubergine, ni le fond de teint poudreux, d'une couleur inexprimable, étalé comme un crépit mural sur son visage émacié. Pour couronner le tout, sa courte jupe de cuir lui donne tous les attributs d'une catin. Comment j'ai pu sortir avec ça... ?

Merde ! Pourquoi elle s'arrête devant le feu ? La commerçante se demande ce que j'attends. Une voiture, conduite par un type d'une vingtaine d'années, s'arrête devant Ophélie. Le conducteur, casquette à l'envers, bras gauche posé sur le rebord de la fenêtre, à moitié allongé sur son dossier trop descendu, allume une cigarette tandis qu'Ophélie prend place côté passager. Le feu passe au vert puis le véhicule démarre en trombe. Les enceintes crachent un rap qui disparaît en même temps que s'éloigne la voiture.

— Vous désirez jeune homme ?

J'avais oublié la boulangère ! Je quitte les lieux en prononçant un *excusez-moi* confus...



Nous arrivons vers la dernière maison au fond d'une impasse. Un lieu paisible, dépaysant pour quelqu'un comme moi qui vit en immeuble, avec ses maisons individuelles, ses façades décorées, ses terrains fleuris, sans mauvaises herbes, entourés de grillages coudoyant les arbustes. C'est d'ailleurs le point commun à toutes ces maisons : des arbustes délimitent leurs terrains.

Maman sonne. Une voix féminine, lointaine, étouffée, nous invite à entrer. La bonne femme ouvre, salue ma mère et m'examine d'un œil tendre.

— Qu'est-ce qu'il a grandi !!! Je l'imagine encore assis sur le canapé, dans son pyjama, à déguster son chocolat devant les dessins animés. Le temps passe tellement vite...

De mon côté je n'ai pas le moindre souvenir de cette dame. Pas même son nom – Marie-Jo – que j'ai appris ce matin. Selon ma mère, elle était ma nourrice jusqu'à mes six ans. Si je ne me remets pas son visage, son appartement, en revanche, a bien laissé quelques traces dans ma mémoire. Une image de cette étagère remplie de cassettes, pour la plupart des films d'horreur et de combat, a toujours gardé une place infime dans ma tête. Aujourd'hui elle me revient comme un flash. Je la percevais comme un

immense meuble à l'époque, un genre de gratte-ciel. Le mari de ma nourrice était un grand fan de Bruce Lee et Van Damme.

— Je vous en prie, installez-vous ! Qu'est-ce que je te sers à boire mon grand ? J'ai du jus de pomme, du coca...

— Un jus de pomme s'il vous plaît.

— Sylvie je te prépare un café noir comme d'habitude...

J'aurais mieux fait de profiter des dernières semaines de vacances à la maison, ou si possible dehors avec Boris. Ici je m'ennuie déjà, avant le début des papotages. Je me demande ce que j'avais en tête quand j'ai accepté de venir. Mon ancienne nourrice vilipende le voisinage qui jette toutes sortes d'objets inappropriés dans le bac des ordures ménagères : bidons d'huile moteur, sacs de gazon, divers emballages recyclables... Maman vient de prononcer le mot *école*, je sens déjà la conversation s'orienter sur moi. Marie-Jo me regarde de ses yeux brillants, ceux d'une mère attendrie par les exploits de son petit garçon. Plus aucun doute ne subsiste : pour la millième fois, je vais entendre l'éternelle question...

— Et Florent ? Toujours aussi bon à l'école ?

Je termine tout juste de prendre l'air pour prononcer la première syllabe que Maman me devance déjà...

— Là-dessus y a pas de soucis avec Florent, il apprend très facilement.

J'ai surtout plus de temps à consacrer aux révisions, vu que je sors peu.

— Je me rappelle comme si c'était hier du petit Florent qui courait vers la bibliothèque aussitôt qu'il dépassait le pas de la porte... Un enfant très agréable, toujours joyeux, avec sa petite bouille d'ange.

— Ça n'a pas tellement changé aujourd'hui. C'est juste qu'en ce moment mon fils est un peu mélancolique à cause de sa copine.

— Il a une copine ! C'est bien c'est de son âge. Puis ça m'étonne pas venant d'un garçon si gentil et si mignon.

— C'est pas ma copine c'est ma pote...

Ma correction passe inaperçue. La discussion porte déjà sur un autre sujet. Mais c'est vrai qu'Ophélie en ce moment n'est pas au sommet de sa forme. Je lui ai rendu visite hier, chez elle. Elle n'a pas quitté sa chambre de l'été. Presque amorphe, elle ne mange plus. Elle dit aussi avoir coupé les ponts avec les racailles qu'elle fréquentait avant la fin de l'année scolaire. À un moment elle est partie sur un délire, tenait des propos incohérents – elle ne mange plus mais doit consommer de drôles de substances. Ça me désole mais j'ai déjà essayé de la raisonner. Elle disait que son nouveau mec ne va pas le louper, sans préciser qui est ce *le*, puis qu'il allait tôt ou tard lui faire goûter sa vengeance. Je ne l'ai jamais vue tomber si bas, elle vit une mauvaise passe mais s'en relèvera, enfin je l'espère, car ces nouvelles fréquentations ne m'inspirent rien de mieux que les précédentes. À l'avenir, mon rôle d'ami sera de l'éloigner de ces types louches qui rôdent autour d'elle...



Nous nous installons sur le canapé, impatients, fébriles, prêts à découvrir le contenu de cette mystérieuse cassette, sans titre ni jaquette, qui occupait le haut de l'étagère du salon chez Ludo. Il est d'ailleurs le seul à en connaître la teneur et veut nous faire la surprise. Selon lui, c'est énorme.

C'est parti ! Ludo pousse la cassette dans le magnéscope quand soudain apparaît en gros plan un cul bronzé, huilé, d'une beauté hors du commun, pénétré par un large sexe dont on ne voit que la base... De la viande douce embrochée par une autre plus raboteuse, de la viande dans de la viande. C'est rapide, violent, ça coulisse sans accroc, jusqu'au fond comme s'il fallait déchirer, désarticuler, compoter les organes, tout détruire... Une mécanique incessante, un piston frénétique. Les chairs claquent. La femme gémit. L'homme jette des grognements d'animal. Ça ressemble à une attaque, une mise à mort.

Nous sommes tous les quatre concentrés, fascinés, les yeux écarquillés. Aucun film ne m'a jamais montré le sexe de façon aussi démonstrative. Même ceux de la six paraissent bien fades.

Le cadrage change. Les acteurs apparaissent entièrement. Une brune à lunettes, du genre secrétaire, vêtue d'un chemisier blanc duquel dépasse ses gros seins, se met à genoux, bouche ouverte, langue tirée, devant un type musclé, crâne rasé, mâchoire carrée, qui semble être son patron. Plusieurs jets blancs, abondants, atteignent les lunettes, le visage et la bouche de la secrétaire souriante. La caméra zoome sur son visage gracieux, enjoué et souillé.

C'est grisant. Je me plais à imaginer qui je veux à la place de cette fausse secrétaire : la prof pénible, la fille hautaine du collège, ou n'importe quelle fille à l'origine d'une frustration.

— Elle a l'air d'aimer ça...

Ludo s'apprêtait à répondre à Roubine mais se jette brusquement sur la télécommande, pris de panique. Il aurait entendu un bruit de voiture. Il jette un œil par la fenêtre et ses parents sont en effet de retour. Nous voilà tous les quatre frustrés dans notre découverte, puis inquiets à l'idée que ses parents découvrent notre occupation. Nous entendons leurs pas fouler le gravier. Ludo éjecte la cassette et se dépêche de la remettre en place tout en haut de l'étagère. La porte s'ouvre.

— C'est quoi tout ce monde ?

— On regardait la télé Maman.

— Ouais ouais... J'aime pas trop que t'invites des gens sans prévenir.

— C'est bon on comptait s'en aller.

Sur ces derniers mots de Ludo, nous passons devant les parents, têtes baissées, pressés de sortir, puis pensons – je présume qu'on a tous cette pensée – à une prochaine occasion de visionner cette vidéo. Et tout cela, bien sûr, me rappelle à quel point Eva me manque. On devrait se voir avant la rentrée, pour l'anniversaire de Roubine...



C'est quoi déjà le nom de Boris ? Il a un nom polonais... Le voilà ! Janikowski. Le bouton du haut à droite. Je sonne.

— Bonjour Monsieur, est-ce que Boris est là ? C'est Florent...

— Bonjour. Il est pas là mais va voir dans le terrain vert, je l'ai vu partir avec un ballon.

— Merci !

Eh bien allons-y... Effectivement il joue au foot avec des amis. Je n'en connais aucun. Certains portent des maillots bleus floqués au nom de Zidane et Trézéguet. Boris m'interpelle...

— Viens Florent ! On pourra faire un trois contre trois, avec goal volant...

— Je suis nul au foot...

— C'est pas grave, c'est juste pour jouer.

Je fais comme il m'a dit. Je reste en défense et dégage quand j'ai le ballon. Difficile de jouer contre eux. Ils sont presque tous inscrits en club, je n'ai pas leur agilité quand je dribble, je ne sais pas intercepter la balle de la poitrine, faire une tête convenable. Heureusement que j'ai Boris dans mon équipe, sinon il m'aurait déjà fracturé un os vu sa façon de jouer : bousculades, tacles par derrière, pieds en l'air... Puis il râle à la moindre – soi-disant – faute de l'équipe adverse. Du coup je ne fais que courir lamentablement après le ballon. Ah ! En voilà un qui arrive à mes pieds. Je tire loin vers la cage.

— But !

Un joueur adverse rétorque à Boris qu'il y a poteau. Le ballon a en effet frôlé un des pulls déposés à terre pour délimiter la cage.

— Alors poteau rentrant !

Et encore un débat sans fin... De toute façon c'est la pause. Elle ne se refuse pas en cette après-midi ensoleillée. Je sens la chaleur remplir mes joues dégoulinantes de sueur. Le diabololo menthe encore un peu frais soulage ma soif. J'ai du mal à suivre le match aujourd'hui. Encore plus que d'habitude. Ophélie tient une grande place dans mes pensées. Je ne l'ai pas vue des vacances. Pourtant j'aimerais prendre de ses nouvelles. Je l'ai trouvée bizarre lors de notre dernier pique-nique au Parc de Haute-Claire. Presque effrayante. Elle parlait peu, contrairement à ses habitudes, et semblait blasée de tout. Rien ne l'enchantait. En arrivant au collège, elle ne portait pas son casque pour écouter ce morceau de Britney Spears qu'elle aimait tant, son rituel matinal. Puis elle ne souriait plus. Le mal-être sortait de ses yeux tristes, à croire qu'à chaque instant elle pouvait fondre en larmes. Tout ça c'est de la faute à Dany. Et elle lui en veut terriblement. Elle m'a même confié que tôt ou tard elle se vengerait, sur un ton froid et monocorde. Avec l'aide de quelqu'un s'il le faut. Elle connaît des mecs qui pourraient lui rendre ce service.

Le match reprend. Je resterais bien assis quelques minutes de plus, mais quand faut y aller... J'aimerais chasser Dany des pensées d'Ophélie, seulement la tâche s'avère compliquée tant il devient son obsession...



— Tu rentres pas trop tard Dany ! Minuit pas plus.

— C'est bon Maman je peux rentrer après minuit ! Ça craint rien je reste dans le quartier... Puis c'est encore les vacances...

— On s'en fout que tu restes dans le quartier ou pas, on te dit de rentrer à minuit tu rentres à minuit, point barre ! Puis n'oublie pas que c'est ta dernière sortie avant nouvel ordre ! Va falloir travailler cette année, tu vas pas redoubler ta quatrième une deuxième fois !

Toujours le père qui la ramène ! Inutile d'insister, de toute manière ils n'iront pas me chercher, je rentrerai quand j'en aurai envie, ils seront déjà endormis. Je fais vite un détour par le jardin, m'empresse d'attraper le pack de bières caché derrière les lauriers et c'est parti ! En route chez Roubine pour fêter ses quatorze ans.

J'approche du portail à grands pas. La musique s'entend déjà malgré la porte de garage baissée. Ça ressemble à du rap. Oui j'ai reconnu la voix pincée d'Eminem. Ça donne le ton. Je tenterai quand même d'imposer un petit Nirvana dans la soirée.

Le jour s'efface. Voilà près d'une heure que je suis arrivé. Finalement nous sommes six. Ludo, Vincent, Charlène, Eva, Roubine bien sûr, et moi-même. Mes potes ont tout fait pour ramener quelques filles. Sans succès. Le père de Roubine nous a même charrié en nous disant qu'on allait faire *une soirée de pédés*. Ça m'a décroché le début d'un rire. Ils n'ont trouvé que Charlène, la sœur de Roubine qui a insisté pour être de la partie. Le frangin ne la voulait pas parmi nous, elle n'a que douze ans. Il n'a pas eu le choix, sinon ses parents interdisaient la fête. C'est d'ailleurs la seule à danser et encourager les autres à en faire autant. Mais elle se lasse vite et repart s'asseoir auprès du groupe. Tout compte fait, cet anniversaire n'est qu'une soirée banale, hormis la musique, les bonbons et l'alcool englouti en plus grande quantité que d'habitude.

23h07. Septième bière. Ou huitième. Plus quelques cigarettes puis un bon joint dont je me délecte à l'instant, pendant que mes acolytes sautillent au son d'une musique techno. Seule Eva reste près de moi, la tête posée sur mon épaule, endormie. En fait non, elle ferme les yeux mais bouge encore. Elle est juste défoncée car peu habituée à consommer du cannabis. C'est quoi ce bruit ? On dirait que ça tape à la porte. Difficile à confirmer avec la musique... J'avais raison. La porte s'ouvre. C'est le père de Roubine qui souhaite vérifier si tout se passe bien.

— Ça va les enfants ? Arthur baisse la musique s'il te plaît.

Un *oui* sans éclat sort de nos bouches.

— C'est quoi cette odeur ?

— C'est... c'est Eva qui a dû fumer...

Roubine, mal à l'aise, fait porter le chapeau à la seule qui n'est pas mentalement avec nous.

— Ouais ouais... Fais attention à tes fréquentations... Sur ce, bonne soirée les jeunes !

Juste après le départ du père, Roubine m'interpelle...

— Putain Dany, je t'ai dit de fumer dehors !

— C'est bon y a pas de malaise, tu t'en es bien sorti...

Allez c'est reparti ! Mais cette fois c'est moi qui choisis la musique...

Je lance le disque. Ça va les réveiller. *Rage Against The Machine*. Je l'ai emprunté à la médiathèque. L'illustration en noir et blanc d'un moine immolé m'a interpellé. Je passe directement au second titre, le plus connu, et en avant sur la piste ! Cette fois je suis le seul à danser. Je fais un peu le fou. Eva sort de son apathie et rit aux éclats. Puis tout le monde me rejoint. Un rien nous amuse...

Eva et moi avons bien dansé. Maintenant nous nous dirigeons vers le jardin, titubants, les bras enlacés. Elle s'accroche à mes épaules. M'embrasse laborieusement. Sa bouche, d'où se dégage une haleine souillée par l'herbe et l'alcool, se dispose mal sur la mienne. Ça entrave mon excitation sans l'anéantir. Je sens venir le grand soir, il m'en faudra plus que ça pour m'arrêter. Néanmoins j'ai le sentiment qu'elle peut s'endormir à tout instant. Ses yeux ternes, d'habitude pétillants, sont presque fermés. Vacillante, elle s'effondre dans mes bras. Merde ! La voilà endormie. Je la lâche doucement, avec tact, jusqu'à ce qu'elle finisse affalée sur l'herbe, entre deux arbres. Quelle plaie ! Elle était prête à coucher ! Exaspéré, j'abandonne un léger coup de pied sur ses jambes pour la réveiller. Elle ne bronche pas, toujours murée dans son sommeil.

J'analyse la situation. Le corps d'Eva, inerte, s'étend devant moi. Nous sommes au fond du jardin avec la nuit pour seul témoin. Son apathie semble vouée à persister. Mon frère m'a déjà parlé de son pote qui s'était assoupi au milieu d'une soirée de vingt personnes surexcitées. Son sommeil avait duré quatre heures malgré des tapes dans le dos et des petites secousses sur sa tête. Je regarde ma copine attentivement. Elle dort allongée sur le côté, négligemment, le bras servant d'oreiller. Je suis seul face à elle, avec pour seule compagnie la nuit silencieuse, du moins presque silencieuse, de par ses insectes cachés par l'obscurité, tapis dans des monticules fleuris, nourrissant la nuit de leur chant aussi vicieux que le sifflement d'une vipère.

Et si... Non quand même pas ! L'impensable me vient à l'esprit. Après tout, d'évidentes intentions l'animaient. Elle ne m'a pas suivi jusque-là pour rien. Ce qui était faisable le reste dans son sommeil. Son envie ne disparaît pas juste parce que ses paupières tombent. Mes mains parcourent son visage chaud. Un ronronnement faible et régulier sort de ses narines. Je sillonne son cou de deux doigts, en gardant un œil sur ses paupières. Je place ma paume sur le haut de sa poitrine. Le ronronnement s'arrête

net. Malaise ! Je retire vite ma main. Elle émet des mots confus, certainement issus d'un rêve, et se remet à ronronner de plus belle. Ouf !

Je la contemple, allongée dans ce jardin obscur faiblement éclairé par un croissant de lune, dormant près d'un arbre. Je l'imagine nue. Je ne lui ferai rien, mais je laisse mes pensées divaguer dans ses recoins obscurs.

À bien y réfléchir, nous sommes là maintenant comme deux êtres seuls dans la nature, isolés sur une île déserte. Si j'avais un pouvoir absolu sur cet autre qui partage mon isolement, que ferais-je de lui ? Et si je préférerais vivre en bonne harmonie avec lui, sans aucune raison de lutter, voudrais-je prolonger cette paix pour l'éternité ? Je pense qu'il nous est impossible de nous contenter d'une paix certes douce mais ennuyeuse. Nous sommes voués à laisser le chaos nous tenter, quitte à en mourir. Vivre en paix n'aurait qu'un seul prix : l'ennui éternel. Répandre le sang ne serait pas nécessaire. Y a-t-il un homme sur cette Terre capable d'appriivoiser l'ennui ? Nous préférons la jouissance éphémère du chaos à la tranquillité éternelle. Mais s'agit-il d'une préférence ? Nous ne sommes programmés que pour une de ses propositions, et c'est au moment où l'autre s'insinue dans nos rêves que tout va mal dans nos esprits.

Eva dort toujours. J'entends un petit bruit, ça vient des feuilles. Je m'approche prudemment des arbustes qui longent le grillage. Quelqu'un s'éloigne en courant dans le noir sous la lumière orangée des lampadaires. J'ai tout juste eu le temps de remarquer sa casquette américaine avant qu'il ne disparaisse. Étrange... Rien de bien inquiétant, les rôdeurs de nuit sont assez courants par ici.

Je vais retourner à l'intérieur et laisser Eva dormir. Un des invités vient d'ouvrir la petite porte du garage menant au jardin, les bruits de la fête parviennent jusqu'à moi. La fête, une belle invention, sans elle on s'ennuierait...



Un jour, dans quelques années, pourquoi pas à la fin de mes études, je m'imagine partir en mission humanitaire ou autre chose du même genre. Je ne m'imagine pas vivre sans interruption au même endroit, entouré des mêmes paysages. Un besoin d'explorer d'autres facettes du monde me motive. Et c'est dans les moments où j'ai le bourdon que mon désir de voyage humanitaire tient une plus grande place dans mon esprit.

Cette ambition date de mon enfance. J'entends encore la voix de cet instituteur de l'école primaire. On l'appelait Maître. Une personne très impliquée dans son travail, dans la transmission de valeurs qui lui étaient chères, comme notre devise *Liberté, Égalité, Fraternité*, le respect de son prochain et de ses différences, ou l'importance du droit de vote. Je me souviens d'un cours où, après une tirade scandalisée en réaction au fort taux d'abstention à une élection, ce maître nous a assuré que celui qui plus tard n'ira pas voter se fera tirer les oreilles. La classe riait et le maître surenchérisait en ironisant sur le sérieux de ses propos.

Cet instituteur, sans le savoir, a créé une vocation en moi. Un jour, dans la cour de l'école, tout près du portail, je jouais avec Boris et Clotilde. Boris tenait dans ses mains un sandwich au thon préparé par sa mère, trop consistant pour son appétit d'enfant. Derrière le portail rôdait un chat blanc et maigre, poussant des miaulements désespérés. Pris de pitié pour cette bête affamée qui frottait du bout de son museau les sacs poubelle abandonnés près d'une benne débordante, nous voulions lui venir en aide.

Boris avait alors jeté son sandwich par-dessus le portail, au grand bonheur du chat, au prix de notre malheur. Car l'institut qui à notre grande surprise se trouvait sur le trottoir d'en face, à l'extérieur de l'école, avait vu le sandwich s'écraser au sol. *Qui a jeté ce pain ? A-t-il demandé, colérique, en se dirigeant vers nous. Aucun mot n'est sorti de nos bouches. Évidemment c'est personne ? Vous n'avez pas honte de gaspiller de la nourriture !? Pendant que d'autres rêveraient d'une simple soupe ? Vu que personne se dénonce vous allez tous me suivre !*

Nous avions établi un code d'honneur : ne jamais dénoncer un camarade. Du coup nous étions tous contraints de suivre l'institut' et de finir la récréation dans une petite salle consacrée aux vidéos-projections. Le maître nous a fait installer devant une grosse télévision dotée de boutons manuels pour choisir les chaînes. *Maintenant, regardez bien la courte vidéo que je vais vous passer, a-t-il informé.*

Il s'agissait d'un extrait de reportage sur la famine dans la Corne de l'Afrique. On y voyait des enfants squelettiques, agonisant au soleil, à plat ventre sur le sable. L'un d'eux apparaissait en gros plan. Ses yeux semblaient gros sur son visage décharné. J'avais déjà entendu parler des problèmes de malnutrition en Afrique, mais la vision de cet enfant auquel je pouvais m'identifier réveillait quelque chose en moi de par ses cris, ses pleurs, son regard livide. Ou peut-être endormait quelque chose en moi. Mon ressenti était en fait indescriptible. Comme si une main serrait mon cœur. J'étais sous l'effet d'un genre d'hypnose sinistre, anéanti de l'intérieur par la vision de ce petit être, fragile et innocent, né au mauvais endroit. Clotilde aussi semblait touchée. Boris restait indifférent, c'est en tout cas l'impression qu'il dégageait.

Une fois l'extrait fini, j'étais le dernier à quitter ma chaise malgré le tintement de la cloche, les yeux tournés vers le vide, l'esprit hanté par ce visage d'enfant dont les paupières vacillantes annonçaient une mort imminente. J'ai même pensé au fait qu'à l'instant où je visionnais la vidéo, cet enfant ne vivait plus, n'existait plus que dans ma tête.

J'ai passé le restant de la journée déconcentré, noyé dans ma stupeur, la conscience troublée, à me plonger dans mes souvenirs, me remémorer mes caprices d'enfant dans les rayons jouets des supermarchés. Aujourd'hui encore, je revois cet épisode dès que la moindre référence à l'Afrique rencontre mes yeux ou mes oreilles. Même ce petit garçon noir que je vois traverser la rue aux côtés de sa mère fait réapparaître cette image dans ma tête.

Finalement, il y a eu un avant et un après. C'est depuis ce visionnage que je me suis juré qu'un jour j'irai aider les plus pauvres. Je ne pourrai pas infiniment rester passif en étant conscient de la situation de certains ailleurs dans le monde. Je pense même avoir, ce jour-là, perdu une part de moi-même pour en gagner une autre, avoir posé un premier pied hors de l'enfance. Je me sentais comme un vermisseau endolori de sentir pousser ses ailes de papillon.

Tout ça c'était avant, quand j'étais petit. Depuis, nous avons changé de siècle. Le premier automne du troisième millénaire approche, il est seize heures. Clotilde n'est toujours pas là. En attendant, je vais me réécouter la cassette des Pink Floyd qu'elle m'a préparée. J'aime regarder les gens passer, assis sur mon banc, le casque sur les oreilles, quand je patiente. J'en profite pour penser au futur, quand je pourrai voyager et me rendre utile, loin de mon monde que pourrait envier ceux que je souhaite aider, ce monde qui m'offre confort et divertissement, me fournit un bonheur dont tout le monde sur cette Terre ne jouit pas. Un bonheur éphémère cependant, du moins jamais pleinement satisfaisant, perfectible à l'infini, de la même nature que tous ces jouets de mon enfance qui me ravissaient à leur découverte, puis me lassaient quand d'autres, plus attrayants, rencontraient mes yeux.

Clotilde ne devrait pas tarder, avoir du retard est chez elle une habitude. Un vieil homme que je vois souvent traîner seul dans les environs, muni d'une canette de mauvaise bière, s'assoit sur mon banc. Je sens son regard s'attarder sur moi, il recherche certainement quelqu'un à qui parler. Je regarde les gens marcher vite, se ruer dans les boutiques, la circulation s'écouler lentement. Les klaxons interfèrent quelque peu la musique, je monte le son... *The grass was greener... The light was brighter...*



— Dany ! Tu peux me répéter ce que je viens de dire ?

Petit malaise ! J'étais en train de discuter, elle sait que je ne pourrai pas lui répondre. Je remarque son sourire vicieux de femme se plaisant à humilier ses élèves. Salope... Je la regarde d'un air hébété, avant de lui lancer un *je sais pas* faussement honteux.

— La prochaine fois que je te reprends à discuter tu me donneras ton carnet, compris ? Et c'est valable pour toi aussi William !

Agacée, elle reprend l'étude de ce texte qui relate une tranche de vie d'une famille chrétienne. C'est d'un ennui.

Si encore il n'y avait que les cours pour m'assommer... Je m'ennuie dans cette classe. Elle est moins drôle que ma première quatrième. Il y a William avec qui je m'entends bien et c'est à peu près tout. Caroline me plaît avec son style punkette à franges rouges. J'ai déjà tenté une approche avec elle, sans succès. Elle me trouve con. J'ai même essayé avec Kaley, la petite Chinoise toute mignonne. Elle m'a repoussé d'un simple regard plein de mépris. Depuis que j'ai rompu avec Eva, j'essaie de me trouver une copine sympa. Cette rupture s'est faite sans douleur. Pourtant elle me plaisait vraiment et c'était réciproque. Du moins jusqu'au jour où elle m'a annoncé la nouvelle par téléphone, pour de vagues raisons. C'était une semaine après la soirée chez Roubine. Elle paraissait distante, me parlait d'une voix moins chaleureuse que d'habitude et prétextait la distance géographique. C'est vrai qu'il nous était difficile de nous voir, mais bon... La prof interroge la classe...

— À quoi fait référence le mot *Cendres* dans le texte ?

Ah oui les Cendres... L'image de Mamie le front couvert d'une croix grise me revient. Pour une fois que je connais une réponse, je vais lever la main. La prof fait une mine choquée...

— Dany !?!

— Au premier jour du Carême.

Bouche bée, après un petit silence, elle me demande de développer.

— C'est un jour où les chrétiens se font tracer une croix sur le front avec de la cendre. Si je me rappelle bien, le but est de rappeler aux fidèles un passage de la Bible qui dit que nous sommes poussière et que nous resterons poussière, que nous devons gagner notre pain par la sueur, enfin quelque chose du genre.

Là j'épate tout le monde, surtout la prof.

— Ben dis donc Dany... Quand tu prends la peine de participer... !

Qu'est-ce que tu croyais ? Quatre ans de catéchisme plus une grand-mère qui me berçait à coups de paraboles, ça laisse des traces. Grâce à elle, je connais toutes les fêtes catholiques et une flopée de termes religieux. Elle me l'a souvent sorti, ce passage sur la poussière et la sueur, pour me faire travailler à l'école.

Je disais donc qu'il me faudrait une copine sympa. Et jolie ça va de soi. Pas coincée non plus.

Sinon il y a cette nouvelle. Agathe, tout juste installée à Villefranche depuis cet été. Je n'ai pas encore eu le temps de bien la connaître, ça ne fait que quelques semaines que les cours ont repris. Elle m'intrigue. Parfois elle m'observe, se croyant discrète. En plus elle est charmante, avec ses cheveux châtain mi-longs, ses yeux noisette, son nez retroussé, sa peau hâlée et son pendentif doré à l'effigie d'un animal que je ne parviens pas à identifier, suspendu entre ses clavicules saillantes. En principe j'ai une préférence pour les peaux blanches mais j'aime le grain de peau d'Agathe. Tiens... Elle se retourne sur moi. Sa tête a vite fait demi-tour au croisement de nos regards. Je sens que nous deux ça va le faire...



Ça fait toujours drôle de se réveiller ailleurs que chez soi... J'ai dormi chez Boris, déjà sur sa PlayStation en train de jouer à Gran Turismo, comme hier soir. Pour une fois que Papa est en déplacement pour un de ses voyages d'affaires, Maman m'a autorisé à dormir chez mon ami.

À peine je lève la tête de l'oreiller que Boris arrête son jeu. C'est l'heure du Hit Machine, son rendez-vous du samedi matin. Le générique commence...

— *Je m'appelle Charlie... Et je m'appelle Lulu... On est sur M6, pour le Hit Machine...*

Oui je connais, même si je regarde très peu. Les musiques qui y passent m'intéressent rarement.

J'entends des cris. Une dispute éclate entre ses parents. Le père ordonne à sa femme de fermer sa gueule et la traite de grosse vache. Boris reste impassible, concentré sur son émission. Une porte claque. Les murs tremblent. MC Solaar chante en play-back son dernier tube devant une foule juvénile et faussement passionnée. La mère de Boris hurle en polonais.

— T'inquiète pas ils font cette scène chaque week-end. Ils s'engueulent, ma mère sort en pleurant puis revient une heure plus tard. C'est comme ça depuis que mon père est au chômage...

Il dit ça calmement, comme si de rien n'était. Le chômage... Ça me rappelle mon oncle Georges. Une drôle d'histoire. Papa en parle très peu et évite le sujet. Un malaise s'installe chaque fois que son nom est prononcé, à croire que ça réveille de sales souvenirs. Cet oncle aurait déshonoré la famille, pris du plaisir à se marginaliser juste pour faire du tort à Mamie. D'après ce qu'en dit mon père, c'était un loser – Papa parle de lui au passé, comme s'il était mort. Alors qu'il menait une scolarité chaotique au lycée, il aurait un jour fugué et ne serait jamais revenu, devenant ainsi le seul des quatre fils de Mamie à rater son ascension sociale, tandis que les autres ont su se détacher de leurs origines ouvrières. Le peu que Papa en parle, c'est pour me mettre la pression afin que je ne devienne pas comme son frère. Il se soucie de mes résultats scolaires, limite mes sorties, m'offre des livres au lieu de jeux vidéo et surveille mes fréquentations. À ce propos, il se réjouit de notre futur emménagement à Montmerle, dans trois mois. Mes parents y font construire une maison. Il pense qu'une fois là-bas, je ne verrai plus Boris.

À part ça la mère de Boris menace de s'en aller, la voix déchirée, pleine de sanglots. Claquement sec de la porte d'entrée. Silence dans l'appartement. Seule la télé fait du bruit. Daddy DJ garde sa troisième place au classement des ventes de singles.

Cette situation familiale influence le comportement de Boris à l'extérieur. Quand il ne peut pas appeler au secours par sa conduite agitée, il feint l'indifférence et se laisse hypnotiser par son petit cube gris, sa fenêtre électrique qui lui permet de s'évader et endort ses pensées...



— Agathe je te rappelle qu'il est interdit de mâcher un chewing-gum en classe. Tu sais ce qu'il te reste à faire...

Elle se lève, retient son agacement et se déplace jusqu'à la poubelle. Il est sympa son petit pantalon rouge bordeaux. Va falloir que je passe la seconde, elle m'attire vraiment cette petite.

— Bon je reprends... Je disais – notez-le – que le siècle des Lumières vise à construire pour l'humanité un avenir caractérisé par la croyance en le progrès technique, la rationalité scientifique, la paix universelle, la démocratie, la liberté (liberté de penser, liberté d'expression, liberté économique), en s'opposant à l'obscurantisme, à la monarchie absolue, aux privilèges d'une aristocratie...

Et blablabla et blablabla... Des bruits extérieurs viennent perturber le discours du prof. Je profite d'être près de la fenêtre pour regarder dehors. Des adolescents, dont je doute qu'ils soient scolarisés ici, traînent et chahutent devant l'entrée du collège. Monsieur Saint-Loup ouvre la fenêtre et sort sa vieille tête à lunettes.

— Eh vous là-bas ! Retournez chez vos mères ça nous fera des vacances ! Y a des gens qui travaillent ici !

Personne n'avait jamais entendu un prof parler comme ça, toute la classe rit à l'unisson.

— Ceux-là ils font les malins aujourd'hui mais galéreront plus tard... Allez ça suffit on a un programme à avancer...

Mouais... Si ça se trouve ils auront une meilleure situation que lui et que pas mal d'élèves dans cette salle. Heureusement qu'Agathe existe, une pincée de sel dans la soupe fade de l'école. Je la regarde se rasseoir. Elle est radieuse. Et plus humble que beaucoup de petites merdeuses prétentieuses moins jolies qu'elle. Beaucoup sont jalouses d'Agathe, conscientes de sa supériorité, bien sûr sans l'avouer. Elles font des remarques dans son dos, la traitent de cruche et de gamine parce qu'elle fait des remarques soi-disant niaises et assume son inexpérience avec les garçons. Elles se permettent de la rabaisser parce qu'elle ne porte pas de vêtements de marque. Agathe prend leurs attaques mesquines avec une hauteur qu'elles considèrent comme de la faiblesse. Cela dit tout se passe par derrière. J'ai entendu dire qu'Agathe a dans sa famille des gens avec qui il serait malvenu de se brouiller. Juste des racontars, mais ça suffit à en refroidir certains.

Toutes ces mesquineries me motivent encore plus à sortir avec elle. Ça arrivera tôt ou tard, j'ai un bon contact avec elle, plus elle me voit plus elle oublie son copain du moment. Et quand ça arrivera, ce sera intense, une multitude d'occasions d'explorer plus en profondeur ma personne, mon jardin secret...



Avec Clotilde on s'arrête régulièrement vers Joe, pour prendre un peu de nouvelles, discuter... Il squatte vers un distributeur de billets place du Promenoir. Je lui ai demandé plusieurs fois d'où il tenait ce qu'il sait sur moi. À chaque fois il fait la sourde oreille, change de sujet. Il m'a forcément connu dans mon enfance, j'ignore ce qui l'empêche de me répondre. Je ne sais de lui que son prénom, parce que Clotilde le lui a demandé, à moi il n'aurait pas répondu.

Le personnage m'intrigue par ses mystères, mais aussi par son calme. Un calme naturel, authentique. Quand il raconte une anecdote, sa voix douce et fluide m'apaise comme le clapotis d'un ruisseau. Et ce malgré une vie loin d'être toujours un fleuve tranquille. J'ai même envie de lui demander comment il parvient, malgré ses souffrances, à rester zen...

— Comment tu fais pour rester si calme avec la vie que tu mènes ?

Il m'envoie un sourire tiré jusqu'aux oreilles pendant dix bonnes secondes. Papa me souriait avec la même expression dans les yeux, un genre de tendresse malicieuse, quand j'étais enfant.

— La sagesse mon garçon. La sagesse... Plus jeune j'ai fait de la philo. J'ai réfléchi sur l'Homme, la vie... Quand tu regardes le monde dans sa globalité, comme le ferait un explorateur sur une tribu inconnue, tu relativises tes petits malheurs.

Vivre dans la rue, un petit malheur ! Clotilde, assise dos au mur, écoute attentivement pendant que Corinne s'endort dans ses bras.

— T'as fait de la philo ? C'est cool, c'est ce que j'aimerais faire après le bac !

Je savais que Clotilde la ramènerait en entendant parler de philo.

— Eh oui ma douce... Mes parents voulaient que je fasse des études plus sérieuses afin que je prenne une belle place dans la société. Mais j'étais comme vous, soucieux du monde qui m'entoure et de ses injustices. J'ai alors refusé de m'intégrer à une société qui piétine mes valeurs. Pour marquer ce refus d'une façon radicale, après une violente dispute avec mes parents, j'ai décidé de me faire tatouer le front. C'était un moyen de ne jamais rentrer dans le rang, et ça a marché. Difficile de travailler dans la banque, l'assurance, la politique avec un tatouage sur la gueule. Je m'étais immunisé. Peu de temps après j'ai décidé de faire une fac de philo, un domaine où on apprend pour se cultiver, pas pour se remplir les feuilles.

— Mes parents non plus veulent pas que j'aille en philo, mais j'irai pas jusqu'à me tatouer le front comme toi. J'aurais pas ce courage...

— Je sais pas si on peut parler de courage. Plutôt d'une rage profonde qui ne pouvait que s'exprimer tôt ou tard. J'ai réfléchi longtemps avant de me faire ce tatouage, mais aujourd'hui je ne regrette rien. Dans la rue, assis sur un trottoir durant de longues heures, j'ai assimilé une leçon qu'aucune école ne vous apprendra jamais, pas même la fac de philo. Cette leçon c'est l'ennui. Les clochards comme moi ça dort peu, ça passe beaucoup de temps seul, ça regarde le monde tourner sans eux, du coup l'ennui s'est souvent imposé dans mon existence. Je l'ai accepté. En voyant des passants indifférents et pressés, des voitures se faire klaxonner au feu tout juste vert, j'ai contemplé la misère des gens. Une misère pas financière mais morale. J'ai pas leur confort, j'ai pas leur pouvoir d'achat, mon apparence fait moins propre, mais je dispose d'un bien précieux en plus grande quantité : la liberté. Aucun chef me gueule dessus, je subis pas les embouteillages, ainsi je suis plus serein, traversé par moins de tension. J'ai ressenti leurs mauvaises ondes, les énergies négatives, j'ai toujours trouvé quelque chose de malsain dans ces foules qui arpentent les rues, les bus de sept heures du matin sont pleins de regards sordides, comme s'ils conduisaient le peuple à l'abattoir. Les gens ont un drôle d'air, l'air tourmenté d'une belle personne qui doit sa beauté à quelque chose de très laid, ignoble, terrifiant. C'est comme ça que je me rassure, en voyant leurs inconvénients, ça me permet de voir le positif dans ma situation, même si ma vie n'a rien d'enviable. Cela dit c'est plus facile pour moi, je suis un privilégié dans ma misère, j'appartiens à l'élite des clochards. Beaucoup de mes camarades ont sombré dans la came, l'autodestruction, la folie, avant que la mort vienne enfin tuer leur douleur. C'est la misère qui les a détruits, mais pas que... L'ennui a aussi joué un grand rôle dans leur déchéance. Moi, grâce aux livres,

grâce à Platon, Spinoza et les autres, j'ai accepté l'ennui et de fait annihilé la haine qui vivait en moi, puis résisté aux sirènes de la drogue, de l'alcool et de la dépression...

C'est dans ces moments-là que je me trouve bien loti. Même Clotilde ne trouve rien à redire, je ne perçois que son dégoût. Et Corinne s'endort, bercée par les bras nus de Clotilde. Je l'ai rarement vu aussi sereine, elle supporte mieux la présence féminine. Elle m'a déjà parlé de ses rapports compliqués avec le sexe opposé. Les garçons, pour la plupart, la trouvent laide. Seule une poignée de sales types s'intéresse à elle, la tête pleine d'idées tordues.

— Bon, les enfants, je vous chasse pas mais je dois aller faire un peu de courses avec mes maigres économies...

Tout le monde se lève. Joe s'en va vers une épicerie pendant que Corinne, Clotilde et moi partons vers la vogue à deux pas d'ici, profiter des dernières heures du dernier jour des vacances de Pâques.

Clotilde s'acharne à remonter une peluche à l'aide d'une pince. À chaque fois qu'elle croit y parvenir, le petit dauphin rose glisse entre les griffes. Ça amuse Corinne. Elle ne rit comme ça qu'en présence d'une fille, d'autant plus quand il s'agit de Clotilde. Les garçons la terrorisent. Le terme est peut-être exagéré, mais quand elle me parle de mecs, je sens en elle une répulsion. Elle les trouve trop durs, ce qu'elle entend de leurs conversations lui retourne le cœur. Des blagues salaces, de la compétition, une bestialité affichée avec un naturel glaçant quand ils expriment leurs envies, un étalage d'attitudes repoussantes pour son âme de jeune fille restée fleur bleue.

Le plus pénible pour elle, malgré tout, est le manque d'attention de leur part. Une contradiction en apparence, quoiqu'à bien y regarder, une logique émerge de tout ça. Elle rêve d'attirer les regards, mais craint le vice à peine dissimulé derrière les sourires carnassiers des petits mâles quand ils posent leurs yeux sur une fille. Elle veut juste se sentir belle, recevoir des mots d'amour, reposer sa tête sur la poitrine dure et anguleuse d'un garçon bienveillant.

Tout à l'heure c'était sur une poitrine absolument pas masculine qu'elle se reposait. Je la regardais dormir comme un bébé dans les bras de Clotilde, elle était touchante avec sa bouche entrouverte. J'avais jamais vu une telle tranquillité sur son visage..



Rien de tel que la musique pour me faire plaisir après une journée d'ennui passée assis derrière une table en bois. Je vais me mettre le CD gravé que m'a prêté William. Il m'a préparé une compil rock. Allons-y pour le premier morceau... Pas mal l'arpège de guitare acoustique. C'est calme pour l'instant.

La mélodie me touche. J'aime cette voix rauque et suave, elle m'envoûte. Je ne comprends pas les paroles, mais j'ai reconnu *perfect world*. Les guitares saturées s'affirment sur le refrain. La petite touche de clavier apporte un plus, c'est émouvant. Je l'entends bien avec mon nouveau casque hi-fi. J'adore ! Il a bon goût le William. Comment ça s'appelle ? Il a écrit les titres à l'arrière de la pochette... Marilyn Manson – *Coma White*.

La voix de Maman, qui toque à la porte, interfère dans la musique...

— Dany ! Quelqu'un veut te parler au téléphone ? Agathe...

Ah oui c'est vrai que je devais l'informer des devoirs à faire. Ses 39°5 de fièvre la clouent au lit. Vivement qu'elle revienne en cours... La télé du père parasite notre conversation. Maman devrait acheter un téléphone sans fil, comme chez Ludo.

Voilà ! J'aurais aimé lui parler plus, mais les cris de Lagaf' m'empêchaient de l'entendre. Puis mon père n'a pas à savoir ce que je dis à ma copine. Ça fait quatre jours que je n'ai pas embrassé Agathe. Nos câlins occupent nos récrés. Beaucoup – surtout des filles – lui déconseillent de traîner avec moi, sous prétexte que je serais un peu fou, avec mon piercing à l'arcade et mes délires soi-disant louches. C'est vrai que j'aime bien l'humour noir ou encore dessiner toutes sortes de créatures horribles, comme des zombies, des démons, des entités du panthéon lovecraftien, sur mes bras et ceux de mes camarades. Puis le fait d'avoir amené un rat à l'école donne du grain à moudre aux commères. Ce rat que j'ai enfermé dans la trousse d'une fille qui colportait des rumeurs sur Agathe. Son cri strident, poussé à la vue du rongeur pointant son museau lorsqu'elle a ouvert sa trousse, résonne encore dans ma tête. J'ai déjà conseillé ma copine de ne pas se laisser faire quand des gens l'insultent, comme la fois où Cynthia et Anissa l'ont traitée de coincée car elle ne voulait pas parler de sexualité.

Cela dit la plupart parlent tellement dans son dos qu'elle ignore des propos désagréables proférés à son sujet. Mais je sais qu'elle vit mal toutes ces remarques... Elle m'a demandé l'autre jour si ça me dérange qu'elle soit vierge. Évidemment je l'ai rassurée, je m'en fiche vu que je le suis aussi, bien qu'il m'arrive de mentir pour obtenir du respect. Bref... Le deuxième morceau m'attend avant le dîner...



Ophélie prend ses distances avec moi. Je ne vois pas quand j'ai pu la vexer, la faire fuir, la dégoûter ou je ne sais quoi. J'ai pris soin d'elle tout au long de cette année scolaire qui s'achève. Je l'ai écoutée, consolée, conseillée. J'ai tout mis en œuvre pour égayer ses journées moroses. Malgré quelques sourires arrachés, le résultat est décevant. Elle voit de moins en moins ses copines de quatrième, à part Camille, encore qu'elle aussi file un mauvais coton, mais c'est une autre histoire. Elle les a remplacées par d'autres beaucoup moins fréquentables. Pas que des filles. Elle traîne avec un type d'une vingtaine d'année qui rôde souvent devant le collège, dans l'avenue Saint-Exupéry. Certainement un dealer.

Avec moi elle a gardé un peu de gentillesse, bien que sa voix douce ne soit plus qu'un souvenir lointain. Avec les autres, en revanche, elle devient franchement désagréable. L'hiver dernier, juste avant les vacances de Noël, elle a craché au visage d'un *cinquième* qui la taquinait gentiment parce qu'elle faisait la tronche. Elle a même plusieurs fois invectivé des gens pour un simple regard jugé trop soutenu, avec un accent *racaille*, sûrement pour imiter ses nouvelles connaissances, comme ce Diego. Un vrai malade celui-là, déjà viré de deux collègues. En cinquième au même âge que moi. Reconnaissable avec

ses maillots fluos de basketteur américain trop larges pour lui, et sa casquette de joueur de base-ball qu'il porte toujours. Il paraît qu'il aurait déjà tenté de tuer quelqu'un il y a un an ou deux. Selon les uns, pour défendre son honneur, en réaction à une insulte sur sa mère. Selon d'autres, pour de l'argent. Il ne s'agit que d'une rumeur, néanmoins très probable vu le personnage : agressif, impulsif, fasciné par les armes à feu...

Pour en revenir à Ophélie, elle m'a juré ne pas boire entre midi et deux, pourtant j'ai remarqué à plusieurs reprises son haleine alcoolisée quand elle revenait au collège après la pause déjeuner. Mais elle nie à chaque fois, même lors de la fête du Printemps, quand ses mains flageolaient soi-disant pour cause de fatigue.

— Florent...

Faut vraiment qu'elle se ressaisisse, mais comment la remettre sur le droit chemin ?

— Florent !

Mince ! J'en ai oublié Clotilde...

— Tu planes trop en ce moment ! T'as l'air ailleurs, limite tu fais la gueule ! C'est dingue... J'ai besoin de ton aide sur les fonctions affines, j'y comprends que dalle...

— Oui je t'écoute.

— Là j'ai du mal avec cette histoire de représentation graphique...

— Je vais juste nous chercher un truc à boire et à grignoter et je suis à toi.

J'aime beaucoup réviser avec Clotilde, même si aujourd'hui j'ai l'esprit ailleurs. Une fille très agréable. Elle m'aide en langues, je l'aide en maths. C'est peut-être notre dernière séance de révisions avant le brevet. Je crains de ne pas la voir cet été, pourtant elle m'a promis d'essayer de me contacter. Sauf que peu de monde s'aventure à appeler chez moi. C'est généralement mon père qui répond d'une telle façon que l'interlocuteur se trouve vite refroidi. C'est peut-être bon signe qu'elle veuille me voir. Je peux envisager qu'elle cherche autre chose qu'une amitié. Ce serait génial, sachant qu'à ma connaissance elle est célibataire.

Je l'apprécie beaucoup, humainement et bien sûr physiquement. De longs cheveux blonds ondulés embrassent toute la longueur de son dos. Ses yeux larges abritent des iris si verts qu'on leur imagine un frais parfum de menthe. Son léger surpoids lui donne des rondeurs appréciables, des formes généreuses à en affoler plus d'un. Difficile bien sûr de ne pas remarquer sa forte poitrine, j'ai moi-même du mal à m'empêcher d'y poser les yeux à la piscine. Mais je sais qu'elle déteste entendre certaines remarques désobligeantes sur le sujet. Elle vit mal le regard des garçons. Et ses congénères du même sexe ne sont pas en reste : la jalousie leur fait circuler des rumeurs de fille facile à son sujet. Elles sont cependant de moins en moins nombreuses à agir de la sorte. Elles connaissent les risques, car Clotilde, l'autre jour, en a giflé une qui l'a traitée d'allumeuse. Je me souviens aussi de ce type frappé d'un coup de pied entre les jambes après lui avoir fait une remarque obscène à la sortie du collège. La mère du gars s'est plainte auprès du proviseur, a réclamé – sans succès – le renvoi de Clotilde de l'établissement, et l'a traitée de mal élevée, de dégénérée, car elle porte des piercings et avait à l'époque une mèche teinte en rose. Plus je pense à Clotilde, plus je veux sortir avec elle.

— Bon ! Florent ! Tu m'expliques ?!

— Oui oui excuse-moi je suis dans la lune...

— J'avais remarqué...



La mère de Roubine nous dépose chez Agathe, dans un lieu-dit loin du centre de Pommiers. Un portail métallique noir, orné de motifs indéfinissables, devance une grande maison ocre surplombant des vignes aux grains encore jeunes et clairs en ce début d'été.

— C'est ici ?

— Oui y a même Agathe qui descend l'escalier on la voit d'ici...

— Comme prévu je viens vous chercher demain à midi. Allez amusez-vous bien !

— Merci Maman ! Bonne soirée !

Nous voilà devant le portail, vêtus avec plus de soin pour l'occasion. C'est quand même l'anniversaire de ma copine. Baskets noires, jean blanc et maillot noir uni pour Roubine. Quant à moi, chaussures de ville, jean similicuir et chemises à manches courtes, le tout en noir. Quelques motifs orange ajoutent une touche colorée à mon style. Le noir contraste bien avec mes cheveux blonds, Agathe me l'a souvent dit. Puis le gel fait briller nos cheveux. Coiffure hérisson chez Roubine et coupe de mafieux italien, cheveux plaqués en arrière, pour Bibi.

Agathe, dans sa jupe noire et son haut violet sombre, nous accueille bouillonnante de joie de vivre. Nous la suivons jusqu'à la porte d'entrée. La minichaîne nous balance déjà un morceau electro à la mode. Elle nous présente les deux invités déjà présents. Les autres arriveront plus tard.

Confortablement installés dans un canapé convertible, nous sirotions une première bière, pendant qu'Agathe accueille d'autres invités. Certains semblent plus âgés que nous, proche de la vingtaine, voire au-delà. Rien d'étonnant, Agathe a beaucoup d'amis plus vieux qu'elle.

Roubine a déjà presque fini sa Kanter, l'ivrogne. Ce soir il espère se trouver une copine. Alors il boit pour se rendre plus sociable. Je le surprends déjà à reluquer la petite brune à lunettes qui vient d'arriver. Cette soirée s'annonce plutôt bien...

La fête bat son plein depuis presque deux heures. Roubine, aidé par l'alcool, sympathise avec des fêtards inconnus. Agathe m'attrape le bras. Elle veut danser. Difficile de refuser, ça refroidirait son ardeur. Je la suis sur la piste. Face à face, nous entamons une danse saccadée, à l'image de la musique. À première vue du rap américain. Qu'est-ce que je ne ferais pas pour les beaux yeux d'Agathe ? Heureusement que l'alcool est là pour me donner un semblant d'aise, ou plutôt une capacité à apprécier l'instant présent sans efforts. Tiens ! Vincent arrive ! Voilà mon prétexte pour mettre un terme à cette danse malgré tout agréable. Je m'en vais le saluer sous l'œil complaisant de ma copine...

Petite clope sur la terrasse accompagnée d'un whisky-coca. Nous sommes cinq. Un couple d'amoureux, Vincent qui baratine une petite rousse, et moi-même. L'alcool absorbé commence à se compter en litres. Le manque d'habitude me donne les premiers vertiges. Je m'accoude à la rambarde de bois, frappé d'un sentiment d'insignifiance face à l'immensité noire. L'atmosphère est lourde. Les premiers éclairs fendent le ciel. Une voiture, lueur perdue dans les ténèbres, sillonne une route lointaine. Un éclair illumine le ciel et lui rend aussitôt son voile sombre, c'était étrange, comme si un spectre de soleil avait troublé l'obscurité. Et le tonnerre, sans surprise, bourdonne dans la nuit pure, sans lune et sans étoiles.

Je me retourne sur la porte vitrée. À l'intérieur, un mec parle à Agathe. Ça ressemble à une dispute, j'ai même le sentiment qu'il la menace. Je vais voir ce qu'il en retourne. Ils se dirigent vers un couloir sombre, fendent une petite assemblée de convives, et disparaissent. Étrange... Voyons voir ça...

Me voilà dans ce couloir que je les ai vus emprunter. Un type encapuchonné, assis contre le mur, comme transformé en poupée, dort à côté de sa bouteille de Jim Beam vidée aux deux tiers. Trois mecs et une fille rient aux abords des toilettes en zieutant par la porte entrouverte. Quelqu'un se trouve à l'intérieur, accroupi, les mains sur la cuvette. Bon... Aucune trace d'elle dans le secteur. L'alcool me donne un début de nausée. Ma recherche restera en suspens, le temps que je retrouve mes esprits. Marche arrière, accrochage involontaire aux pieds du dormeur à la bouteille presque vide et je m'installe vite sur un canapé.

Ça va mieux. C'est Roubine qui m'a réveillé. Il m'a même dit que le mec avec Agathe est son cousin et qu'il l'a vu partir. Il n'en sait pas plus, mais s'il est parti tout va bien. Je passe à la hâte devant la piste et me revoilà dans le salon, devant le buffet, à me resservir une bière et une poignée d'oursons gélifiés.

Je regarde la petite foule s'agiter sous les rayons multicolores au son d'un tube du moment, avec ce fameux clip montrant un baiser langoureux en gros plan. Vincent fait partie de cette foule, avec la rouquine de tout à l'heure. Quand j'y pense, ça fait longtemps que je n'ai pas croisé Roubine, il doit picoler quelque part...

Agathe ! Je la vois enfin, elle m'apporte un gobelet de Pelforth ambrée, ma bière préférée, et s'en va danser seule en espérant que je suive le pas. La musique m'agace mais peu importe, je me joins à cette masse compacte, plus particulièrement à ma copine. Elle aussi en a enquillé des verres. Je me place face à elle, comme en début de soirée. Nos corps se rapprochent, puis nos mouvements au rythme du beat redoublent d'énergie. La danse se fait plus physique. Nous nous touchons. Fin du morceau.

Agathe veut prendre l'air. Je sens une légère tension derrière ses sourires. Elle part sans moi, l'alcool doit certainement lui jouer un mauvais tour, je la laisse se ressourcer.

Ça fait que cinq minutes qu'elle est sortie mais je me lasse de danser seul. Je m'en vais retrouver Agathe. La voilà seule sur le parvis dallé, dans ses pensées. Ma chérie retourne sur ses pas et me remarque d'un œil satisfait.

— Ah ! T'es là ! Tu m'as fait peur !

— Je te fais peur ?

Je doute qu'elle ait vraiment eu peur, je la sens juste un peu inquiète. Je l'approche calmement. D'un genre de calme qui précède les tempêtes. Le tonnerre pousse un dernier grondement, très lointain. Un petit vent secoue la pointe des haies. Les premières gouttes de pluie rafraîchissent nos chairs brûlantes. Je me lance dans un semblant de ballet nuptial auquel elle prend goût d'un sourire rieur. Encore quelques pas et hop ! Fini de jouer ! D'une pique je place mes lèvres sur les siennes, luisantes de gloss. Nos langues se rencontrent.

— Je te fais toujours peur ?

Son visage, quelque peu déformé par son souffle haletant, reflète une beauté d'un autre genre, d'un genre inexplicable, qu'il faut voir pour comprendre. Sans voix, un peu abasourdie, elle m'enlace et repose sa bouche au même endroit. Indifférents face à une pluie désormais plus compacte, nos mains se rencontrent, nos doigts s'entrecroisent. Poussé par une émotion jaillissant du fond de mes entrailles, je presse ses mains avec force, comme pour les broyer. De sa bouche émane une plainte timide et étouffée. Puis s'abat sur nous un déluge glacé qui n'entame en rien notre chaleur naissante. J'attrape ses poignets, déterminé et mutique, puis la tire vers moi comme dans un tango. Friction magnétique. Aimants de chair. Simulacre de lutte. Je butine son cou moite. Son pendentif, vu de près, me fait penser à un genre de hérisson. Son corps, dont les contours deviennent plus discernables sous les habits trempés, n'échappe pas à mes mains baladeuses. Je ne l'avais encore jamais caressée de cette manière.

L'instant fatidique approche. Seulement quelqu'un pourrait nous surprendre. Je la tire dans l'arrière-cour, loin de l'agitation de la fête. Elle ne montre aucune résistance, semble même extrêmement satisfaite de me suivre. Nous voilà esseulés, loin du monde. Elle m'embrasse comme si c'était la dernière fois. Je sens ses petites mains traîner partout sur mon corps. Je la sens fébrile, déboussolée. Je pose mes mains sur ses joues ruisselantes. J'aimerais pénétrer son regard, mais la pénombre m'en empêche. L'œil cependant s'habitue à l'obscurité. Je discerne une lueur dans ses yeux, faible mais évidente. Son regard fuit, comme si elle surveillait quelque chose dans mon dos. Elle craint des regards trop curieux. Ne t'inquiète pas, nous sommes bien seuls.

Je descends mes mains sur ses épaules et appuie en douceur, sa tête descend, se pose sur ma poitrine. Qu'est-ce qui se passe ?! Je ne vois plus rien. Je distinguais faiblement ce qu'il y a autour, mais là je suis dans le noir. Je touche, je sens, je ne vois pas. J'ignore ce qui m'arrive mais mon désir d'action l'emporte. Je brûle de l'intérieur, d'un feu vif. Ma raison ne parvient plus à nommer les choses. J'agis sans connaître

la teneur de mon action. Je me sens comme devant un abîme qui s'ouvre sous mes pieds, et j'éprouve un plaisir intense dans ma chute. Je sens Agathe. Ses cuisses tremblent. Jamais je n'avais ressenti une telle sensation, je me consume, je me sens comme si la mort m'attrapait, me voilait les yeux et me laissait là, comme ça, à me laisser la contempler sans m'emporter avec elle. Je m'offre à l'instant présent. Rien ne peut m'atteindre. Je méprise tout ce qui existe. Je hurle... Je hurle encore.....

Mes yeux s'ouvrent sur la nuit, dans un bleu d'encre. Je suis nu, allongé sur une herbe froide, encore mouillée. Les nuages se dispersent, laissent se répandre sur les vignobles l'éclat blanc d'une lune ronde et parfaite. Je suis seul. Je cherche mon dernier souvenir. La voix de Roubine. Les yeux d'Agathe... Elle n'est pas avec moi. Je reste là, à attendre, comme un feu doux qui s'estompe lentement, abandonné à la fin d'une veillée nocturne, quand tout le monde dort jusqu'au retour du soleil...



Mon baladeur CD : le sauveur de mes après-midis dominicales chez Mamie, consternantes et interminables quand il manque Tristan, le seul cousin dans ma tranche d'âge. Il approche doucement de ses dix-huit ans. En ce moment il passe le week-end à Paris avec ses potes.

Près de moi les langues se délient. Ma tante Séverine, en servant le café, s'emballa sur son sujet de conversation favori : le voisinage. Elle nous ressort l'histoire de la voisine qui traîne dehors jusqu'à tard le soir, avec des types louches, qui fument des grosses cigarettes en cône... Selon ses dires elle a mon âge. Toujours la même rengaine... Le temps que je retrouve la compil que m'a prêtée Clotilde et je pourrais ne plus entendre leur grande conversation. J'ai pris l'habitude d'éviter de la ramener quand j'entends ce genre de bavardages. Avant j'essayais de mettre à mal leurs préjugés en donnant mon point de vue. Seulement c'était peine perdue. On m'a souvent répondu par des sourires niais ou des silences embarrassants, comme si je venais casser l'ambiance. Je me suis vite lassé de parler à des murs.

Sinon dans les musiques de Clotilde y a à boire et à manger. Tryo, Lofofora, la rue Kétanou, Gogol 1er, System Of A Down... Beaucoup de trucs engagés... Elle écoute ça avec ses copines babas cool. Dans l'ensemble c'est sympa, même si je n'accroche pas à tout, en particulier les trucs trop metal... Pour accompagner tout ça, je vais me chercher une vieille bande dessinée dans la chambre de l'oncle Georges.

Mamie n'apprécierait pas que je m'y rende comme ça, sans prévenir. Tout ça parce qu'il s'agit de la chambre qu'a occupé cet oncle disparu dans la nature sans laisser de traces. Un lieu devenu maudit, porteur d'une aura malsaine, à l'image de ces chambres autrefois occupées par les morts.

Comme d'habitude, les volets sont clos. J'allume une ampoule rouge, la même depuis toujours, pendillant au plafond. Ce drôle d'éclairage plonge la chambre dans l'atmosphère d'un studio photos. Des posters jonchent les murs à en cacher la couleur. Jimi Hendrix, les cartes postales de Barcelone, Nikki Sixx et ses comparses au look flamboyant, Isidore Ducasse, Patrick Dewaere, Prince, les femmes nues sur le sable... Rougeoient à en devenir effrayants. Des VHS de Lucio Fulci, illustrées de zombies et de

jolies femmes, prennent la poussière près d'un magnétoscope et d'une vieille télé à boutons pour les chaînes. Contre un autre mur il y a une grande étagère. Des centaines de bandes dessinées y sont exposées, surtout de la franco-belge de chez Casterman ou des Humanoïdes Associés. Un peu de science-fiction également, bien vintage rétrofuturiste, à base de soucoupes lumineuses et de planètes mauves. J'ai bien envie de me lire un vieux *Métal Hurlant* des années 80, mais je vais partir sur un truc plus léger. Je m'empare vite d'un *Margerin* déjà lu une dizaine de fois, car c'est toujours un plaisir de se remettre les histoires de ce Manu à la houppette blonde et de ce pauvre Robert qui supporte ce dernier.

En sortant la bande dessinée, je remarque en haut d'un placard un carton poussiéreux, à moitié ouvert, dont dépasse ce qui s'apparente à une couverture de livre. Je descends ce carton, souffle sur une pellicule de poussière et en sors le contenu. Du Rousseau, du Schopenhauer, le *malaise dans la civilisation* de Freud, *Dialectique du moi et de l'inconscient* de Jung, *L'expérience intérieure* de Bataille... Des feuilles de cours, des calepins recouverts de notes. Étonnant pour quelqu'un de peu studieux, allergique à l'école, décrit comme une loque sans autre ambition que boire et fumer. Et ça ne peut appartenir qu'à mon oncle Georges, certaines feuilles portent son nom, voire un en-tête au nom de l'université Lyon 3. C'est bête qu'un oncle de cette trempe ait disparu. Tout ce qui, dans cette chambre, lui appartient me confirme que je me serais bien entendu avec lui.

Mince ! Des bruits de pas ! Je m'active à tout remettre en ordre. Le carton vient tout juste de reprendre sa place que Mamie entre dans la pièce, les yeux remplis d'une colère mêlée de peur.

— Florent ! Je t'ai déjà dit de ne pas rentrer dans cette chambre sans ma permission !

— Tu sais bien que je prends juste une BD, comme à chaque fois, et je m'en vais...

— C'est pas une raison ! Tu sais bien qu'il ne faut pas venir ici... Celui qui occupait cette chambre a causé beaucoup de chagrin dans la famille, à commencer par ta pauvre grand-mère...

Mamie m'a toujours montré douceur et bienveillance, mais quand elle évoque son fils Georges, une immense noirceur l'envahit, et c'est avec un regard ténébreux qu'elle verrouille la porte à double tour...



William se charge d'acheter le paquet de Marlboro. Pour patienter, je survole d'un œil lointain les revues disposées sur les rayons. Jason en fait de même. Il y en a pour tous les goûts : motos, jardinage, archéologie...

— Dany ! Viens voir !

Jason me montre une revue avec en couverture Ophélie Winter vêtue d'une minijupe en cuir. FHM. For Him Magazine.

— Y a souvent des meufs à poil dans cette revue !

Nous feuilletons les pages dans l'espoir de trouver notre bonheur. Mouais... Pas grand chose à se mettre sous la dent. Hormis Ophélie Winter et une actrice d'*American Pie 2* qui ne nous dévoilent pas grand-chose... Sinon des articles quelconques, beaucoup de pub mais peu de gonzzesses ! Jason se lasse et rejoint William dans la file d'attente. Je tourne encore quelques pages, au cas où... Tiens ! Une image m'interpelle. Des types masqués prennent la pose. Ils semblent sortir d'un film d'horreur. Un clown malsain à gauche, un monstre à dreadlocks au milieu, un type juste derrière portant un masque à la *Vendredi 13*, puis d'autres aux masques non moins glauques. Tous portent la même combinaison. Je suis sur la page *Musique*... Slipknot : *La nouvelle sensation du métal US*...

— Dany ! Viens ! On a les clopes ! Faut qu'on passe à Casino et y a du monde...

Je regarde vite fait. Il m'inspire ce groupe, les mecs ont l'air bien allumés. Je vais essayer de trouver leur disque.

— Dany !

— Oui j'arrive !

Nous sortons du kiosque, parcourons la petite galerie marchande et rentrons dans le Géant Casino sous l'œil terne et agacé d'un vigile faussement viril. William et Jason inspectent le rayon jeux vidéos, tandis que je parcours un rayon adjacent, celui des CDs. Avec un peu de bol je vais trouver mon *Slipknot*. Peut-être dans *Variétés internationales*. J'y crois moyennement, ce serait étonnant de l'apercevoir perdu quelque part au milieu de ce qui passe sur les ondes... Tiens ! Une pochette argentée avec un bouc vu de face. C'est lui, le *Iowa* que je cherche ! Je l'embarque.

Je rejoins mes potes. Ils sortent du rayon les mains vides.

— On a pas trouvé le *Resident Evil*...

— Dommage pour toi William. Moi j'ai trouvé mon bonheur ! On peut passer à la caisse ?

Jason me demande de quoi il s'agit...

— Slipknot. C'est du métal.

— T'es fou d'écouter des trucs comme ça...

Je n'attendais pas grand-chose de Jason, mais William semble intéressé. Il fixe la pochette en silence, les yeux ronds, dubitatif, à croire qu'il a un avis mitigé sur ce disque mais le garde pour lui, puis nous enclenchons le pas vers une caisse rapide.

C'est ici que s'achève cette après-midi en compagnie de deux amis. Des types sympas. Surtout Jason pressé de retrouver sa copine du moment. William aussi est cool, mais plus dur à cerner, mystérieux. Du genre peu causant. Je les accompagne aux abords de leur quartier. Une jolie blonde enthousiaste attend Jason. Mes deux potes s'éloignent dans une allée bordée de lampadaires allumés, puis je reprends mon chemin, seul dans la nuit qui s'impose, sournoise, sans qu'on ne l'ait vue arriver.

Deux filles, dans les treize ans, croisent ma route. L'une d'entre elles chuchote à sa copine que je fais flipper. Je les fixe, les yeux froids, écarquillés, et avance tout en maintenant mon regard. Surprises par ma réaction inattendue, elles accélèrent le pas. C'est toujours aussi drôle de faire peur avec un simple maillot à tête de mort.

Allez ! Je sors mon baladeur et découvre ma dernière trouvaille. Le disque commence par une intro bizarre, faite de bruitages électroniques et de hurlements malsains que j'imagine être ceux d'un homme qui regarde, impuissant, une bête affamée déchiqueter ses entrailles. Ensuite, après un bref silence, survient un gros riff de guitare vite suivi de cris déments, d'un martèlement frénétique de percussions et de larsens. Ouah ! Cette violence ! Voilà ce que je veux entendre !

Enfin de retour au bercail ! Je commence à prendre froid. Aucune forme de vie apparente dans le lotissement, si ce n'est un chat roux courant sous une voiture. Je vais poursuivre mon écoute au chaud dans ma chambre, allongé sur mon plumard. Mais je dois d'abord appeler Agathe. Je veux en savoir plus sur la fin de cette soirée d'anniversaire chez elle. Rien de spécial selon elle. Je l'aurais juste un peu touchée, et me voyant perdre la tête elle serait partie, m'aurait laissé décuver dans mon coin. J'ai du mal à me convaincre de cette version. Roubine, qui me cherchait dans toute la maison, a demandé à Agathe où j'étais. Elle lui a répondu que je dormais à l'étage, dans une chambre d'amis. Juste à côté il y avait ce cousin revenu tard dans la soirée qui, d'après Roubine, mettait ma copine mal à l'aise par sa présence. Un drôle de type dans un pull noir, coiffé d'une casquette vert fluo dont on ne voyait que la visière sous la capuche, que j'avais vaguement aperçu plus tôt dans la soirée. Roubine le trouvait très énervé, il cherchait quelqu'un, sans succès. Agathe lui répétait que le *quelqu'un* en question était déjà parti. Roubine n'est pas parvenu à savoir qui était cette personne recherchée. De plus, toujours selon Roubine, il est impossible d'avoir un tel black-out juste avec de l'alcool. Même avec un peu de drogue ça lui semble gros. Un cousin de Ludo, lui, dit que c'est rare mais possible, qu'il a déjà vu un truc du genre en soirée. Beaucoup de choses à mettre au clair dans cette histoire.

Je franchis le pas de la porte dans l'indifférence de mes parents. Mon père râle sur Maman qui l'empêche de suivre son jeu télévisé. Elle parle trop fort au téléphone. Du coup j'appellerai Agathe plus tard, quand Maman aura fini. Mais maintenant, direction la chambre, ma petite bulle... Je remarque la présence d'une lettre sur mon lit, sans timbre ni adresse, juste mon nom inscrit au stylo bille...



Clotilde me manque, la voir en récré ne suffit pas. On ne s'est pas retrouvés dans la même classe de seconde. L'autre jour, elle parlait à un mec de sa classe. Il était tactile avec elle. Ils se souriaient, se dévoraient de leurs yeux brillants de complicité. Le type mesurait au moins 1m85, avait une barbe plus fournie que la mienne et dégageait une inébranlable confiance en lui. Cette vision me traverse encore la tête. J'aimerais plus que de l'amitié avec Clotilde. J'ai essayé de le lui faire comprendre pendant les vacances. Hélas sans succès. Pour elle, je suis un frère. Elle me trouve très gentil, assez mignon, mais selon elle sortir ensemble gâcherait notre amitié. Elle va beaucoup occuper mes pensées durant les vacances de Noël qui approchent.

Je remonte vers la sortie côté Saint-Ex. Une vive discussion entre une demi-douzaine d'élèves, filles et garçons, dans un recoin avoisinant le bâtiment gris dédié aux cours artistiques, me sort de mes pensées. Des quatrièmes ou des troisièmes. Un grand costaud invective un petit gars en surpoids, aux joues rondes couvertes de plaques roses, sous les rires bruyants de ses acolytes féminins. Le jeune pris à partie, trop intimidé pour répondre, s'éloigne à grandes enjambées sous la pression d'insupportables moqueries. Un prof passe dans les environs, tourne la tête vers le groupe, la détourne et poursuit son chemin à la hâte, le visage droit et concentré. J'ai déjà entendu des gens appeler ce gamin *Bouboule*.

Une fois sorti du lycée, j'arpente l'avenue direction Mongré. Une scène lointaine, dans mon dos, m'interpelle encore de par son bruit. Un type encapuchonné dans sa doudoune *Fila*, paire de *Nike* aux pieds, un *Fanta* dans la main droite, se dispute avec un surveillant devant l'entrée. Celui-ci s'éloigne et le type à la doudoune, énervé, vocifère des paroles en français et en arabe, lance des *Vive BenLaden ! Vive BenLaden !*, s'éloigne après avoir jeté sa canette orange contre le grillage et monte dans une BMW noire. Le véhicule démarre violemment dans l'avenue calme.

La méchanceté que j'observe chez les gens m'a toujours effaré, moi qui me plais à être sympathique envers autrui dès lors qu'il me respecte, conscient qu'en m'intéressant à l'autre, je fais naître dans ses yeux une lumière prête à rejaillir en moi. *Donne et tu recevras*. Malheureusement, peu de gens partagent ma philosophie, comme si me rapprocher de mes semblables m'éloignait du monde. Un drôle de monde. Oui je me sens parfois né dans un drôle de monde, à l'aube d'un drôle de siècle...



Je sens venir la fin avec Agathe. On se lasse l'un de l'autre, contaminés par une routine narcotique. On ne se parle moins. On ne se touche plus.

Notre relation se consume aussi à cause de cette histoire de lettre anonyme. Ça angoisse Agathe, alors que c'est surtout à moi qu'elle est adressée. L'auteur me traite de pervers, d'enfant du démon et prétend que le malheur va tomber sur Agathe et moi-même. Derrière ça, il y a la marque évidente d'Ophélie. Elle a mal vécu la rupture, puis il paraît qu'elle file un mauvais coton. Sauf qu'elle n'est pas seule dans la combine. Le vocabulaire de la lettre ne lui ressemble pas toujours. Quoi qu'il en soit, il ne nous arrivera aucun mal. Elle voulait juste nous faire peur. Des lettres du même genre, j'en ai reçu en sixième de la part d'un gars avec qui je me suis embrouillé. C'est jamais allé plus loin.

La rupture avec Agathe, pour le moment larvée, naîtra avec un peu de douleur en rien comparable aux tourments d'Ophélie. Juste un pincement au cœur. Je pense avoir appris l'amour avec elle, ce sentiment chimique de fusion avec un être. Ce manque en l'absence de l'autre. Mais tout a une fin, il faut l'accepter. Je savais dès le début qu'elle ne serait pas la femme de ma vie. D'ailleurs est-ce qu'elle existe cette femme ? J'ai depuis tout petit une aversion pour la routine pantouflarde observée chez mes parents. Jamais je ne finirai comme eux, installés dans leur conformisme rassurant, à se contenter d'une petite vie sans éclat, faite de crédits conso, de petites vacances au camping où ils apportent même la télé. Pour eux c'est essentiel la télé, c'est leur came, la marionnette qui détourne leurs yeux du néant de leur vie. Grandir, c'est me rapprocher de cette paisible route vers la mort qu'on appelle *la vie d'adulte*.

D'ici là, j'ai de la vie à consommer, un besoin irrépressible de m'explorer, de connaître toutes mes facettes, même les moins présentables. Surtout les moins présentables. Il me faut une fille pour m'accompagner dans cette tâche. Florentine m'intrigue. Une redoublante assise juste devant. Je crois qu'elle a un an de plus que moi, vu qu'elle aurait redoublé deux fois. On ne l'entend pas beaucoup. Non pas par timidité, juste par mépris pour ses camarades plus jeunes qu'elle. Elle est très avenante avec ses amis du lycée. Je la trouve moyennement belle. Fausse blonde, visage fin fardé d'un fond de teint pâle, à l'évidence pour masquer d'horribles cernes sous ses yeux livides et transparents. Je perçois tout juste ses deux petits seins pointant sous son chandail noir à col roulé. Elle se montre souvent mélancolique, blasée. Tiens ! Je n'avais jamais remarqué tous ces sillons désordonnés qui rosissent ses bras maigres. Je ne l'imaginais pas dépressive à ce point. Quelque chose en elle m'attire. Autre chose que sa beauté mitigée. Sa fragilité peut-être, qu'elle cache derrière un masque de froideur mais se lit sur ses bras. Cette morne blonde va m'aider à me découvrir, c'est certain. Ma nouvelle prétendante s'appelle Florentine...



Le printemps prend un peu d'avance, ça fait plaisir. Corinne et Clotilde prennent un bain de soleil sur la pelouse face à la fontaine derrière la mairie. J'en fais de même à leurs côtés, légèrement à l'écart. Je profite aussi de ce doux soleil qui nous réchauffe sans nous brûler, en cette période de l'année où l'ombre est encore trop fraîche. Mes deux amies forment un T, la tête de Clotilde posée sur le bassin quelque peu dénudé de Corinne. Elles semblent dormir mais ne font que se reposer, silencieuses, les yeux clos, les pommettes roses.

Une grande amitié les lie. Malgré le fait de traîner tous les trois ensemble, nous ne formons pas réellement un trio, mais trois duos : Clotilde et moi, Corinne et moi, puis bien sûr Clotilde et Corinne. Les filles forment souvent des binômes, c'était déjà le cas au collège, pendant que les garçons se regroupaient en meute. J'observe les deux filles avec une certaine distance. Quand elles se prélassent ensemble comme maintenant, je sais qu'une bulle les entoure, les préserve du monde. C'est plus que flagrant chez Corinne. Au contact de la chair de Clotilde, elle découvre une sérénité absente dans son quotidien. Les garçons l'effraient toujours.

Clotilde m'a déjà parlé d'un type de vingt ans avec qui Corinne est sortie ces derniers temps. Il était brave avec elle au début de leur relation, lui montrait son plus beau visage, celui du romantique un peu rebelle, le genre à l'appeler *bébé* en lui caressant la joue. Cependant il l'embrassait très peu sur les lèvres, lui suçotait le cou abondamment. Selon lui car il n'aimait pas embrasser sur la bouche. À mon avis il la trouvait trop laide pour poser ses lèvres sur les siennes, visage contre visage. Corinne dispose de bons atouts physiques mais sa tête gâche tout, c'est un fait, une pensée à ne pas lui partager.

En toute évidence ce type, un jour, a voulu consommer ce corps qui l'alléçait depuis des semaines. Après avoir entamé une étreinte fougueuse, il a glissé sa main sous le pantalon de Corinne, lui a palpé l'entrejambe. Sous le choc, elle s'est sentie agressée, souillée, mais son plus grand mal se trouve dans le plaisir fuyant, frissonnant, qu'elle a éprouvé contre son gré, comme le rire mécanique d'une chatouille.

Corinne est ensuite partie en courant, toute chamboulée. Elle le voyait pour la dernière fois. Durant les semaines suivantes, la culpabilité la rongait de l'intérieur. Elle aurait préféré ressentir une douleur que ce plaisir inattendu. Et elle n'a pas porté plainte, de peur que son père s'emporte dans une colère noire s'il apprenait que sa fille, ce soir-là, avait fait le mur pour rejoindre un type majeur.

Cette sale expérience les a davantage rapprochées, elle et Corinne, toujours allongées à mes côtés. Elles remuent avec parcimonie. La main de Corinne effleure les cheveux rouges et blonds de Clotilde, descend jusqu'aux pointes bouclées et, d'un geste faussement négligent, échoue sur un sein puis s'en va aussi vite qu'elle est venue, telle une feuille morte portée par le vent.

Clotilde esquisse un sourire béat mais retrouve vite un air sérieux et pointe l'index vers le trottoir...

— Regardez ! C'est Joe !

Ah oui en effet... Ça fait quelques temps qu'on ne l'a pas vu. Je le trouve préoccupé. Corinne l'interpelle. Il s'arrête à contrecœur, nous fait un signe de la main en continuant sa marche, et décide de nous rejoindre.

— Je peux pas rester longtemps avec vous les mômes ! J'ai un train à prendre et je suis pas de bonne compagnie en ce moment...

— Pourquoi ?

— Parce que je suis en deuil ma douce...

Il décale de la curiosité dans nos yeux...

— Mon pote Riton est mort cette nuit. Vous l'avez déjà vu, c'est le vieux qui squattait avec moi, il portait souvent un bonnet noir à rayures...

Je vois... Le type pas très aimable qui fouillait les poubelles avec lui. J'aimerais m'entretenir avec Joe, lui tirer les vers du nez afin qu'il m'explique qui je suis pour lui, où et comment il m'a connu. Je ne l'ai jamais recroisé en ville depuis cette discussion vers la fête foraine, et pour une fois que je tombe sur lui, il est pressé, indisponible.

— Un balayeur l'a retrouvé au petit matin, devant les poubelles d'un magasin, étalé sur des sacs éventrés. Il cherchait de quoi se nourrir, mais il n'a pas – à mon avis à cause de l'alcool – senti l'odeur d'eau de Javel qui imprégnait les déchets.

Clotilde et Corinne font part de leur écoeurement. J'en pense de même. C'est triste de mourir à cause d'un peu de nourriture destinée à brûler dans une déchetterie.

— Faites pas cette tête les enfants ! Pour me consoler, je me dis qu'il est mieux où il est maintenant... Sa mort est désormais officielle. Ça faisait des années qu'il se sentait plus exister... Du coup je me sers

de mes maigres économies pour prendre un train, changer de ville, changer d'air, ça me fera du bien...
Quelle heure il est mon grand ?

— 13h20. L'heure de bientôt retourner en cours...

— Merde ! Ça me laisse peu de temps pour rejoindre la gare. Je vous laisse ! Ciao les minots !

Il détale au pas de course en direction d'une rue piétonne, disparaît vite après avoir dépassé le bureau de poste.

— Joe ! T'as fait tomber quelque chose !

Ah bon ! Corinne a l'œil vif, car moi je n'ai rien vu. Seulement elle a beau crier... Joe, déjà trop loin, ne reviendra pas. Nous marchons vers la rue qu'il vient d'emprunter, et Corinne ramasse un livre aux pages jaunies accompagné de son marque-page. *Au sud de nulle part* de Bukowski. Ce marque-page n'en est pas vraiment un, il s'agit d'une photo d'un enfant assis sur l'herbe, à côté d'un adulte. Je reconnais Joe, il doit avoir dans les vingt-cinq trente ans sur cette photo. Et cet enfant me fait penser à... Mais c'est moi ! Je devais être en maternelle à l'époque. Puis cet arbre en arrière-plan, épais et très feuillu, avec sa cavité sur le tronc, juste sous l'angle de deux branches poussant en V, il ressemble énormément au ceri... Mais c'est bel et bien le cerisier de Mamie ! Que foutait Joe chez Mamie en ma compagnie ?!

Je flageole des jambes, comme si le monde s'écroulait sous mes pieds. Je me sens anéanti de l'intérieur. La chambre rouge... J'aurais dû comprendre plus tôt...

— Ça va Flo ?

— J'ai connu de meilleurs instants Clotilde...

[...]